

# ESPAGNE ROUGE



KSAWERY PRUSZYŃSKI



# ESPAGNE ROUGE

Traduit du polonais,  
préfacé et annoté par Brigitte Gautier

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *W Czerwonej Hiszpanii*  
© Estate of Ksawery Pruszyński  
Ouvrage publié avec le concours de l'Institut polonais du livre,  
dans le cadre du © Poland Translation Program



Pour la traduction française :  
© Buchet Chastel/Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-283-03310-4

Note : les mots en italiques sont en français, en espagnol ou en italien dans le texte.



Je dédie cet ouvrage à la mémoire d'Eugeniusz Małaczewski, auteur de *Koń na wzgórzu* [Le cheval sur la colline], un homme qui avait compris la guerre, la révolution et la Russie et qui aujourd'hui, comprendrait l'Espagne mieux que nous tous.



## PRÉFACE

### L'ESPAGNE DES AUTRES ET LA SIENNE

En 1936-1939, vingt ans après un conflit mondial dont l'Espagne était l'un des rares pays européens à être absents, celle-ci concentre à son tour l'attention internationale. La victoire du Front populaire aux élections de février 1936 suscite l'inquiétude de la droite radicale d'autant qu'elle s'accompagne de graves troubles sociaux : l'assassinat de l'un de ses leaders est l'étincelle qui met le feu aux poudres et signe le début de l'insurrection militaire de juillet. Le pays est alors coupé en deux par la guerre civile, même si de fait des partis divers sont regroupés au sein des républicains et de la gauche, affrontés aux insurgés et nationalistes de la droite, ne constituant pas non plus un bloc uniforme. Les rédactions de différents pays envoient leurs journalistes en Espagne, souvent dans les deux camps lorsqu'elles en ont les moyens financiers, tant la situation paraît irrésolue, ou dans un seul, lorsqu'elles affichent clairement leurs préférences politiques. Leurs lecteurs sont effarés par l'idée de guerre civile et le caractère particulièrement sanglant du conflit, mais également curieux de son issue. D'autant que cet affrontement marque aussi les débuts de la popularisation du photoreportage avec des clichés électrisants

qui montrent la détermination des combattants, l'ampleur des destructions matérielles et le désespoir de la population civile. Ainsi le reporter Joseph Kessel résume bien l'ambiance de cette guerre et l'opinion courante à son propos : « Je pensais saisir la terreur répandue sur les villes et les échos des explosions au petit matin. Je m'attendais au désordre, à la véhémence, à l'atroce. Bref à tout ce qui avait fait le romantisme de Barcelone, de Valence et de Madrid lorsque se déchaîna la guerre civile<sup>1</sup>. »

La non-intervention des pays tiers proclamée en septembre lors d'une conférence à Paris devient vite une fiction et le commerce des armes est florissant. D'autant que l'Europe vit alors une incontestable polarisation politique : le Front populaire gagne les élections en France en juin 1936, tandis que le fascisme s'enracine en Allemagne et en Italie, qui en profite pour étendre ses annexions africaines. Quant à l'Union soviétique, après la deuxième vague de famine provoquée en Ukraine, elle est occupée à de nouvelles purges staliniennes. Cette irruption du malheur dans le quotidien international détermine aussi la vigueur de l'engagement de certains étrangers. Au nombre desquels on compte des écrivains éminents qui prennent des positions publiques sur le sujet et se rendent en personne en Espagne, parfois pour combattre. Ces réactions sont favorisées par un schéma manichéen que chacun des camps peint à son profit : les républicains y apparaissent comme les forces du progrès, affrontés au fascisme, tandis que les insurgés sont les protecteurs de l'ordre et de l'Église, en particulier du clergé, assassiné par les « rouges ». Cette première division très simple et lisible demeure pertinente pendant

---

1. Joseph Kessel, *Reportages, Romans*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2010. p. 742.

toute la guerre mais d'autres viennent s'y ajouter. En effet le bloc constitué par l'Espagne républicaine en arrive rapidement à s'effriter et les divisions meurtrières qui se font jour, en particulier au printemps 1937, se prolongent parmi leurs sympathisants étrangers. La ligne de fracture principale passe entre communistes et anarchistes. En témoigne la rupture entre Ernest Hemingway et John Dos Passos<sup>1</sup>. George Orwell quant à lui prend clairement parti pour les victimes de la terreur, non pas franquiste mais stalinienne, dans *Hommage à la Catalogne* paru en avril 1938, et l'on sait que l'expérience nourrit ses ouvrages suivants contre le totalitarisme : *La Ferme des animaux* et *1984*. Mikhaïl Koltsov, dont les articles mais aussi le *Journal d'Espagne* accumulent pourtant les images d'Épinal sur les ouvriers espagnols menant une lutte héroïque et l'indéfectible amitié que le brave peuple soviétique lui témoigne, sera tout de même rappelé en URSS en 1937 et exécuté en 1940. André Malraux tente dans *L'Espoir* paru en novembre 1937 de s'abstraire de tout cela et de donner corps à une légende dorée, où l'homme, et lui seul, décide de son destin, au mépris de la réalité historique mais pour la plus grande gloire de la littérature.

Quant aux agents des différentes puissances, présents sur place, ils étudient en vrais professionnels les performances respectives des avions allemands et des tanks soviétiques et l'impact des bombardements sur des ponts en pierre ou en béton, d'autant que l'enlisement du conflit leur en laisse le loisir. Ce fructueux retour d'expérience ne pourra cependant être exploité, lors des offensives allemandes et soviétiques imminentes de 1938 et 1939, placées sous le

---

1. Stephen Koch, *Adieu à l'amitié : Hemingway, Dos Passos et la guerre d'Espagne*, Grasset, 2005.

signe de la guerre éclair avec un agresseur supérieur techniquement. Les agents du Komintern connaîtront eux des fortunes diverses : de Jacques Rossi, emprisonné dès décembre 1937 et déporté au goulag en 1939<sup>1</sup>, en passant par Artur London<sup>2</sup>, évacué grâce à son épouse communiste française, puis à nouveau sauvé par elle *in extremis* après son procès à Prague en 1952. Seul Ilia Ehrenbourg continuera de mener une existence douillette jusqu'à sa mort naturelle et restera paradoxalement célèbre pour avoir annoncé *Le Dégel* dans son roman de 1954. Et nous n'évoquerons pas ici les centaines de journalistes espagnols et étrangers qui vont constamment hésiter entre reportage et relais de propagande, d'autant qu'ils sont bridés par la censure. Comme l'écrit l'historien Antony Beevor : « La vérité fut certainement la première victime de la guerre d'Espagne<sup>3</sup>. »

Dans ce nid d'espions et de passions qu'est devenu le pays, où chacun arrive avec sa cause à défendre et ses intérêts à protéger, débarque en septembre 1936 le reporter polonais Xavier (Ksawery) Pruszyński (1907-1950) avec une connaissance réduite des événements mais une solide culture historique et aucun préjugé. Il y demeure jusqu'en mars 1937. Il caresse ce projet depuis mai 1936 et peut le réaliser grâce à un prix de journalisme obtenu en juin. Il part donc pour Paris et franchit la frontière à Port-Bou, le 28 septembre et se rend à Barcelone, d'où il prend la route de Madrid. Il fait de fréquentes incursions sur le front, témoigne du siège de Madrid avant de partir pour Valence

---

1. Jacques Rossi, *Qu'elle était belle, cette utopie !*, Paris, éditions Interférences, 2016.

2. Karel Bartošek, *Les Aveux des archives*, Paris, Seuil, 1996.

3. Antony Beevor, *La Guerre d'Espagne*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, p. 25.

le 12 janvier 1937, puis Barcelone et Toulouse où il arrive le 18 janvier. Il y attend sa femme, arrivant de Pologne qui l'accompagne au Pays basque en février 1937. Pruszyński n'est pas un débutant et son solide sens de l'observation lui permet de prendre la mesure des événements. Il compense sa méconnaissance de l'espagnol par une parfaite maîtrise du français et il est du reste aidé par une journaliste polonaise qui parle, elle, l'espagnol et est déjà bien introduite. Son polonais se révèle très utile avec certains volontaires et commissaires politiques et le fait qu'il parle russe et ukrainien facilite ses échanges avec le personnel militaire, espagnol et russe.

Sa remarquable ouverture d'esprit explique aussi qu'il soit capable de dialoguer avec toutes les couches de la société et tous les militants politiques : des anarchistes aux communistes. Ce qui en outre offre la possibilité de montrer les phénomènes dans leur complexité, sans schématisation et en y intégrant les éléments historiques, économiques et sociologiques nécessaires à leur pleine compréhension. Les individus eux-mêmes ne sont jamais univoques pour Pruszyński l'écrivain et c'est ce qui rend tout jugement moral difficile. Car à la différence d'un grand nombre de ses confrères, c'est moins le sensationnel, le sanguinaire ou le politique qui l'intéressent que le peuple espagnol qui tente de survivre dans cette tourmente. Nous croisons ainsi des médecins, des religieuses, un instituteur, une prostituée, un traducteur d'*Antigone*, des paysans, des miliciens, des anarchistes défenseurs de Madrid... Ce qui l'intéresse chez eux, c'est de comprendre leur ressort, le sens qu'ils donnent à leur vie ou à leur mort, toutes questions que ces moments de crise font évidemment surgir. Il consacre des interviews à deux personnages qu'il juge importants par leur surface intellectuelle et leur rôle historique : le docteur Marañón (en exil)

et le président basque Aguirre ; tous deux, de fait, se sont mis en marge de la révolution et incarnent ces modérés qui semblent faire cruellement défaut dans les deux camps.

La faune des étrangers constitue une catégorie à part, en majorité communiste. Et cette guerre civile a recours à des mercenaires étrangers, même s'ils ne sont pas désignés comme tels. Les Russes refusent en général le dialogue par peur de la compromission et des représailles, en tout cas le livre montre leur attitude officielle, alors qu'ils lui fournissent bien des informations, dont il se garde d'identifier publiquement la source. De la même façon, il omet de nommer précisément les Polonais qu'il rencontre, pour ne pas leur créer de difficultés avec le gouvernement polonais de l'époque, anticommuniste, et ceci lui gagnera quelques sympathies, bien utiles après 1945 en Pologne « populaire ». Les brigadistes internationaux qui affluent, principalement de France et d'Europe centrale, ne sont pas montrés dans le livre mais la brigade Thälmann, elle, l'est, au moins en partie. Tout ceci probablement pour des questions de censure. Lesdits Maures restent une masse anonyme puisqu'ils combattent de l'autre côté mais les fantasmes qu'ils suscitent et leur exploitation par la propagande républicaine sont assez clairement indiqués.

Les portraits de ses confrères sont sans aucun doute les plus divertissants car ils illustrent la confrontation entre l'Espagne et l'étranger et la nécessaire part d'incompréhension, de différence et de distance qui subsiste. Pruszyński, lui, prend bien soin de se présenter à l'écart des intellectuels et sympathisants communistes, accueillis à grands frais par la République espagnole, et à l'écart de la Légation polonaise de Madrid qui ne l'aide d'aucune manière, au contraire de ce que pratiquent les autres représentations étrangères avec

leurs journalistes. D'un point de vue politique et narratif, cette situation de marginal vaut gage de son objectivité.

Pruszyński est avant tout écrivain, c'est pourquoi il privilégie les scènes qui nous introduisent à une culture différente et à une histoire différente et qui constituent en même temps une synthèse de l'Espagne, selon lui. Ainsi le spectacle de la corrida à Barcelone avec sa violence gratuite et son hystérie résume d'emblée ce qu'est la guerre civile. Tout comme la femme qui a perdu un fils de chaque côté et qui est à nouveau enceinte ; elle ne figure pas ici une métaphore de l'Espagne mère mais bien un être humain qui reflète une réalité sociale. À l'opposé, l'auberge « de Don Quichotte » dans la Manche et le feu de camp des bergers introduisent à la paix et la sérénité qui continuent d'exister loin du déchaînement de violence et qui sont malgré tout plus durables qu'elle. La messe militaire au Pays basque est elle aussi empreinte de cet esprit de communion pacifique entre les hommes. Et les objets d'art mis à l'abri de la destruction dans un couvent, ainsi que les chefs-d'œuvre du Prado cachés dans ses souterrains, constituent tout de même la promesse que la guerre ne saurait tout détruire, qu'une partie de la substance de la nation va perdurer. Les impressions visuelles sont évidemment l'instrument privilégié du reporter pour introduire le lecteur à une réalité différente, pourtant les impressions sonores sont tout aussi présentes dans le livre, souvent de façon intrusive comme les haut-parleurs de Barcelone distillant leur propagande ou le crépitement des mitrailleuses sur le champ de bataille. Parfois l'absence de description ou de récit en dit plus long qu'un compte rendu factuel. C'est le cas de l'interrogatoire nocturne de Pruszyński qu'il ne raconte pas, mais l'attitude des autres, leurs manifestations de sympathie et une seule phrase témoignent qu'il « revient de loin ». De même dans

un épisode à peine esquissé, le sens de l'à-propos et le généreux mensonge du photographe communiste allemand le sauve d'un entretien avec les services russes, équivalent à une exécution sans délai. Ce qui signifie lorsqu'on y réfléchit que le communiste en question, qui a fui l'Allemagne de Hitler, est parfaitement au courant des méthodes soviétiques sur place. Cette sémiotique est présente dans tout le livre et se manifeste encore dans le salut muet et profond qu'il adresse à la nonne de Montoro.

La violence est omniprésente et Pruszyński l'observateur se rend régulièrement sur le front, où il s'expose physiquement, mais Pruszyński le narrateur reste à distance même s'il est curieux de tout et tient à tout raconter. Cette quête acharnée du détail suggère qu'elle est également un moyen de s'abstraire de la guerre et de la mort. Cependant la température émotionnelle du livre augmente au fur et à mesure des pages, en relation avec la situation militaire dans le pays, la multiplication des bombardements et l'étau qui se resserre autour de Madrid. Au point que la critique conservatrice polonaise accusât l'auteur d'être devenu « bolchevique ». Or, il aborde les questions politiques sans parti pris et sans acrimonie. Il ne vient pas en Espagne mu par une volonté idéologique ou hagiographique, mais pour comprendre la situation et l'expliquer à ses lecteurs. Il s'attache ainsi à décrire le quotidien qui peut paraître insoutenable mais que l'habitude rend malheureusement banal, l'héroïsme et la cruauté, quotidiens eux aussi. D'autant que comme l'explique un spécialiste, Orlov du NKVD, au journaliste Louis Fischer : « il n'y a pas de front. Le front c'est Madrid<sup>1</sup>. »

---

1. Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1961, 1985, p. 366.

Par souci de son lecteur polonais qui ne connaît certes pas l'Espagne aussi bien qu'il peut connaître la France ou l'Italie (nous sommes dans l'entre-deux-guerres), le journaliste dresse un cadre culturel succinct où apparaissent les noms de Goya, Murillo et Vélasquez mais aussi de García Lorca et d'Unamuno. Ces deux derniers noms ont valeur de symbole puisque García Lorca vient d'être assassiné en août par les nationalistes et Unamuno, recteur de l'université de Salamanque, qui dans un premier temps semblait accepter les nationalistes, s'éteint fin décembre 1936, probablement sous l'effet du conflit qui a fini par l'opposer à eux. Pruszyński rappelle surtout les événements historiques marquants du pays qui dénotent une tradition de pensée et d'action, et dont l'un des motifs lancinants pourrait être les guerres carlistes, qui illustrent les notions de légalité et de légitimité qui sont également au centre de cette guerre. Il accompagne le rappel historique d'analyses sociales et économiques qui éclairent les décisions et les dilemmes des dirigeants espagnols successifs. Néanmoins, l'auteur se refuse à des considérations sur les jeux politiques des équipes au pouvoir et il évite de spéculer sur leur durée d'existence. En revanche, il évoque les « icônes » de la révolution et de la guerre que sont devenus Durruti, le négus, la Pasionaria, Lister... ce qui semble impliquer que la révolution survit surtout grâce à des images et à l'enthousiasme qu'elles inspirent plus que par ses gouvernements de fait.

Si le récit se présente au début comme un reportage, il devient rapidement témoignage historique et tend également vers l'essai. Ainsi le chapitre « Comprendre » tente de replacer l'histoire de l'Espagne dans son cadre européen et de l'envisager selon la perspective géopolitique adaptée. Ce que confirment les trois paragraphes des « Conséquences » finales, consacrées dans l'ordre

à l'intervention russe, l'Allemagne et l'Italie, puis à la « non-intervention » de la France et de l'Angleterre. Il est assez saisissant que Pruszyński soit capable, englué qu'il est malgré tout dans les événements immédiats, de synthétiser à ce point et avec cette justesse d'appréciation des questions qui occuperont encore longtemps les réflexions et les polémiques des historiens. Il est du reste fascinant de constater qu'un séjour relativement court et une connaissance limitée de l'espagnol (à la fin) permettent toutefois à l'auteur, sous couvert de reportage, de proposer un panorama de l'Espagne républicaine aussi complet et aussi nuancé. Que les historiens ultérieurs précisément sont parvenus à reconstituer certes, mais après plusieurs années de recherches et d'efforts. Dans cette optique, son éclairage particulièrement original de l'expérience basque, traitée d'habitude dans le cadre général de la guerre d'Espagne sans insister sur son caractère particulier, témoigne de son don de discernement et de sa sensibilité historique. Pour l'écrivain, il y entre bien sûr une volonté de nuancer la noirceur du tableau, en introduisant un dernier chapitre à valeur de contrepoint. Le Pays basque espagnol se démarque du reste réellement du pays par sa culture différente et le caractère plus mesuré de sa révolution. Il semble aussi porter un espoir : celui d'une société plus homogène, plus solidaire, plus unie.

Car fondamentalement le livre ne tente ni explication ni justification de la situation de guerre civile – et c'est aussi là que réside l'une de ses originalités –, il montre seulement des individus pris dans les rouages de l'histoire et qui tentent de préserver leur liberté. Là encore, il devance les bilans futurs des historiens : « En fait ce ne fut pas tant Franco qui remporta la guerre que les chefs militaires républicains qui la perdirent en gaspillant, alors que les chances

étaient déjà contre eux, le courage et l'esprit de sacrifice de leurs troupes<sup>1</sup> », capables aussi de la ramener à « une guerre d'extermination<sup>2</sup> ».

Étrangement, le livre trouve des échos très contemporains, sans doute parce qu'il met au jour des mécanismes historiques et sociaux qui s'appliquent en général aux guerres et aux révolutions et parce que le récit est construit avec des épisodes soigneusement choisis pour leur poids symbolique. Il semble aussi saisir une sorte d'essence de l'Espagne et de ses divisions, dont les revendications d'autonomie basque ou catalane témoignent qu'elles sont pérennes.

Parallèlement, aborder l'Espagne comme une ancienne puissance expansionniste, affaiblie par des luttes internes et des rivaux étrangers, ne pouvait que susciter des associations précises dans l'esprit des lecteurs polonais, dont la « République des deux nations », alliance des couronnes de Pologne et de Lituanie, couvrait près d'un million de km<sup>2</sup> de terres européennes, au faite de sa puissance en 1648, avant de disparaître totalement des cartes en 1795, suite à « l'anarchie de Pologne » et aux trois annexions successives, orchestrées par ses redoutables voisins.

## IMPRESSIONS POLONAISES

Au vu de la distance géographique entre les deux pays et de l'absence de l'Espagne de la scène internationale pendant des décennies, un journaliste polonais se devait d'expliquer l'enchaînement des événements à son public, il se devait

---

1. Antony Beevor, *op. cit.*, p. 579.

2. Paul Preston, *Une guerre d'extermination Espagne 1936-1945*, Paris, Belin, 2012.

aussi de le familiariser avec cette réalité grâce à des comparaisons, censées lui faire prendre conscience des parallélismes existants et ainsi de l'intéresser au destin de ce pays lointain. Cette démarche didactique n'est pas dépourvue d'arrière-pensée et Pruszyński en prend également prétexte pour parler de la Pologne et de l'histoire polonaise.

L'Espagne lui évoque ainsi deux périodes précises. Il y a tout d'abord celle des tentatives de réformes du XVIII<sup>e</sup> siècle, affrontées à des excès révolutionnaires d'une part et réactionnaires d'autre part, et qui se terminent par le dépeçage de la Pologne par ses voisins. Il y a ensuite celle de l'insurrection de 1830 contre les Russes et de la « grande Émigration » à Paris qui suivit sa défaite. Lesquelles, insurrection et défaite, sont également divisées entre militants conservateurs et militants radicaux. Ceci lui permet du reste d'introduire l'ouvrage de l'un de ces derniers : Joachim Lelewel (1786-1861) *Parallèle historique entre l'Espagne et la Pologne aux XVI-XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles*, « pensé avec originalité et conduit avec justesse », selon l'opinion d'un historien polonais réputé<sup>1</sup>. Expulsé de France en 1833 suite à l'intervention de l'ambassade russe, Lelewel trouva asile en Belgique où il vécut dans la misère. Il réapparaît dans l'œuvre de Pruszyński, cette fois dans une nouvelle de 1945 : « L'étoile qui perdure<sup>2</sup> ».

Le *Parallèle* tracé par Lelewel renvoie à une situation économique précise qui est celle de la Pologne des siècles passés et peut s'appliquer à celle de l'entre-deux-guerres. Les évolutions nécessaires ne sont pas intervenues au XIX<sup>e</sup> siècle,

---

1. Aleksander Brückner, *Dzieje kultury polskiej*, tom III, Kraków, W. L. Anczyc i Spółka, 1931, p. 606.

2. « Gwiazda wytrwałości », in Ksawery Pruszyński, *Trzyznacie Opowieści*, Warszawa, Czytelnik, 1946.

ou seulement partiellement, du fait de l'emprise de trois empires arriérés. Ainsi lorsque notre journaliste exhorte l'Espagne, « face à la surpopulation agraire, à se tourner vers l'industrie pour assurer le développement du pays, à l'aide de capitaux privés », il s'adresse aussi à son propre pays, contraint de résoudre la question par l'émigration – tout comme l'Espagne – et d'accepter des capitaux privés étrangers pour financer le développement de son industrie – tout comme l'Espagne –, mais, dans son cas, charbonnière et pétrolière.

Notre auteur se permet d'égratigner au passage quelques bonzes. Ceux de la Légation polonaise apparaissent comme symptomatiques de l'appareil qui les a sélectionnés. En revanche, dans la partie consacrée à Alphonse XIII, le système de concessions est mentionné avec précision : celui qui reçoit l'autorisation d'ouvrir une fabrique de levure devient millionnaire. Or en 1934-1935, Pruszyński a édité un hebdomadaire *Problemy* [Problèmes], financé en majorité par un fabricant de levure de Léopol. Les articles critiquant la politique, jugée trop répressive du gouvernement à l'égard de l'opposition et des minorités, provoquèrent l'ire de celui-ci. Usant déjà de la censure de certains articles (ou de la saisie du numéro), le pouvoir alla jusqu'à menacer l'industriel de lui retirer sa concession s'il ne cessait pas d'aider le journal. Et Pruszyński perdit ainsi son titre.

Se fondant sur l'exemple polonais, Pruszyński suggère de manière plus ou moins voilée que l'affrontement entre révolutionnaires et conservateurs au sein d'un même camp, comme ce fut le cas pour la Pologne à au moins deux reprises, et comme c'est le cas pour l'Espagne républicaine, va inévitablement se clore par leur défaite et la victoire des troupes de l'étranger, en l'occurrence ici espagnoles du Maroc mais aussi d'Allemagne et d'Italie. Il convoque

d'ailleurs la littérature à l'appui de cette thèse avec des allusions à *La Comédie non divine* (1835) de Zygmunt Krasiński qui présente un affrontement entre une aristocratie dépassée et des révolutionnaires sanglants. Le caractère apocalyptique de la pièce en dit long quant à l'opinion de Pruszyński sur ce qu'il observe et dont il ne livre pas tous les détails sordides pour ne pas pétrifier ses lecteurs. Et la dédicace de son livre, ajoutée lors de l'édition des reportages en volume en 1937, renforce la note sinistre et porte en même temps valeur d'avertissement à ses compatriotes<sup>1</sup>. L'écrivain Eugeniusz Małaczewski (1897-1922), mort prématurément, fut témoin de la révolution russe et de ses excès sanguinaires, il prit part à la Première Guerre mondiale ainsi qu'à la guerre polonaise de 1920 contre l'envahisseur bolchevique. Sa nouvelle « Le cheval sur la colline » qui donne son titre au recueil est l'histoire d'un de ces combattants qui rentre chez lui et découvre l'ampleur des destructions et des massacres perpétrés par les barbares. Le cheval du titre a été écorché vif par les bolcheviques : il symbolise tout le sadisme, la cruauté gratuite, la jouissance morbide à tuer, tout ce qu'une once de pouvoir ou un climat d'anarchie libère de plus vil chez certains personnages.

Et ce renfort permanent de la littérature dans *Espagne rouge* trouve son explication dans la formule du « traducteur d'Antigone », le poète basque Urkiaga'tar : « La littérature polonaise comme arme de la lutte pour l'indépendance. » Ce jugement se vérifie parfaitement au XIX<sup>e</sup> siècle, avant et après les insurrections perdues, durant l'entre-deux-guerres, et il s'avérera toujours aussi pertinent pendant la Seconde

---

1. Voir l'article de Maciej Urbanowski in *Zagadkowy Ksawery Pruszyński*, pod red. B. Gautier i M. Urbanowskiego, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, 2019, p. 37-49.

Guerre mondiale avec la poésie clandestine et la période communiste avec la littérature émigrée (Gombrowicz, Miłosz, etc.) et la littérature clandestine à partir de 1977. Cette mise en valeur de la littérature et la validité de ce choix bien après la publication du livre témoignent assez de la justesse d'analyse de Pruszyński. C'est ainsi qu'il perçoit sa mission de reporter, en l'occurrence au service des anonymes qui combattent pour leur indépendance. À l'opposé de la notion de « compagnon de route » qui connote soumission et compromission, Pruszyński est un écrivain engagé ou plus exactement un écrivain combattant, peu suspect de faiblesse partisane car sa cause est universelle. Et c'est aussi au nom de la littérature qu'il clôt le livre sur l'image des deux femmes.

## RACONTER

La structure du livre est évidemment réfléchi. Les trois premiers chapitres sont consacrés aux reportages du front et comportent des séquences intenses, ils sont suivis d'un chapitre de quasi-pause où la réflexion prend appui sur des faits, puis d'un dernier chapitre qui tend à alléger l'atmosphère et à laisser un espoir. D'autant que son éducation dans un lycée tenu par les jésuites et sa formation de juriste lui ont inculqué des principes précis de rhétorique, que l'on retrouve dès l'exposition (le passage de la frontière) et auxquels se conforment les différents petits chapitres. D'où aussi son goût immodéré des métaphores, son abus parfois des comparaisons historiques et des « comme » amenés par sa passion d'expliquer. Le rythme de ses phrases est également tributaire de cette même rhétorique. Les phrases courtes qui reproduisent les brèves notes du reporter alternent avec des

périodes amples de phrases longues et complexes qui n'en finissent pas de nuancer un fait ou une remarque initiale.

Il ne s'écarte jamais de sa position d'observateur extérieur, y compris lorsqu'il relate des massacres, même si sa sympathie ou son aversion face aux situations extrêmes sont néanmoins perceptibles. Son empathie, développée probablement aussi sous l'effet de ses propres expériences, lui facilite certainement le contact avec les gens qu'il rencontre, elle l'aide de surcroît à rendre chacun d'eux intéressant, à trouver le trait physique ou psychologique qui va retenir l'attention du lecteur. Et malgré le malheur ordinaire qui frappe toute la population, Pruszyński parvient à individualiser chacune des victimes et à la faire exister avec sa souffrance propre.

Grâce à son ironie, il sait néanmoins ménager des moments joyeux et détendus qui font également partie de son quotidien. Son recours fréquent à l'implicite incite son lecteur à tirer ses propres conclusions, là encore au nom de sa liberté propre. Il possède aussi une capacité analytique et déductive qui lui permet d'anticiper un certain nombre d'événements de l'avenir proche. Il voit les méthodes autoritaires prendre le pas sur l'exubérance désordonnée de la République espagnole. Tout comme un certain nombre d'observateurs de la guerre d'Espagne, il a la prescience d'assister à une répétition du futur cataclysme européen. Plus finement, il envisage la fin des empires coloniaux britannique et français.

Pruszyński est un exemple assez rare en littérature d'alliance de la vitalité du reporter et de son sens du détail caractéristique, de la culture de l'historien et d'une passion humaniste. Son talent explique en partie que les cercles conservateurs polonais de l'époque aient été persuadés qu'il était devenu « rouge ». Ainsi même son ami Adolf

Bocheński dans une lettre de fin novembre 1936 écrit à sa sœur Olga : « Xavier Pruszyński est parti en Espagne et imagine-toi qu'il y est devenu bolchevique. Il en écrit des reportages abracadabrants pour *Les Nouvelles littéraires* (Wiadomości Literackie), Jean Meysztowicz dit qu'il *déraille complètement*. » En revanche pour le dédouaner, le frère de Xavier utilise, lui, la caution du général Sosnkowski, vice-ministre des Affaires militaires qui complimente Pruszyński sur son livre, qu'il ne considère pas comme « trop rouge ». En revanche la revue conservatrice *Le Temps (Czas)*, où l'auteur publiait régulièrement jusque-là, coupe les ponts avec lui pour ce motif.

D'abord publié sous forme de reportages pour une revue littéraire avec une première livraison le 8 novembre 1936, le livre augmenté paraît en Pologne en 1937 dans une maison d'édition qui publiera deux ans plus tard *L'Espoir* de Malraux, dans la traduction de... Pruszyński.

Celui-ci n'écrira plus sur l'Espagne qu'au début 1939 et au moment de la chute de Madrid, absorbé qu'il est déjà par les événements du centre de l'Europe, ses correspondances de la Bohême-Moravie envahie par les Allemands, de la Slovaquie mise au pas, et bientôt par sa propre guerre. Il reverra l'ancien président Aguirre, désormais en exil, en 1947.

Sa chanson préférée restera le poème de 1926 « Grenada, Grenada maja » du poète russe Svietlov, à propos d'un jeune Cosaque qui part se battre dans un pays inconnu pour donner de la terre aux paysans. Il la chante à Coëtquidan en 1940, suscitant ainsi l'admiration des jeunes recrues polonaises (en particulier du nord de la France) venues s'y préparer à combattre les Allemands. Après la guerre, il la chante à ses enfants en conduisant sa voiture, et il la chantait probablement en 1950, au moment de son accident

mortel sur une route allemande. Cette chanson pourrait être le thème de sa vie, parce qu'elle parle d'aventure, de danger et aussi de générosité.

## BIOGRAPHIE ET AUTRES LIVRES

Xavier Pruszyński naît en 1907 dans une famille polonaise noble de Volhynie, région annexée dès 1772 par la Russie et qui fait aujourd'hui partie de l'Ukraine indépendante. Il est très tôt orphelin de père, assassiné par des voleurs. À neuf ans, il écrit sa première pièce, en français ! Qu'il interprète avec son frère cadet. Ruinée par la révolution, sa famille en est aussi directement victime puisque deux de ses oncles sont assassinés. Sa mère est obligée de s'enfuir du manoir familial en 1918 avec ses deux petits garçons et de chercher asile dans différents endroits, dont Jitomir, où les combats entre Autrichiens et Russes rouges, Russes rouges et Ukrainiens, Ukrainiens de différentes factions se succèdent sans discontinuer. Au point que Xavier est capable à onze ans de reconnaître le genre et le calibre des armes qu'il entend résonner, et son chemin vers l'école est semé des cadavres de la veille. La guerre civile espagnole ne sera donc pas une totale découverte pour lui. Ils réussissent tous les trois à rejoindre la Pologne redevenue indépendante en 1918 et il fait des études de droit à Cracovie, où il commence une carrière de journaliste. Il devient célèbre avec des cycles de reportages qu'il réunit ensuite en livre, consacrés à la situation révolutionnaire de la « ville libre » de Dantzig (1932) sous le titre *Sarajevo 1914, Shanghai 1932, Gdańsk 193 ?*, puis il s'embarque pour la Palestine des colons sionnistes (1933) dont il ramène un livre *La Palestine pour la troisième fois* (Palestyna po raz trzeci) – soit après la période

biblique et les croisades –, et se livre à une description économique et sociale sans concession de la province polonaise (1937) dans *Voyage en Pologne (Podróż po Polsce)*. Il prend le temps de se marier en 1934 avec Maria Meysztowicz et d'avoir trois enfants : Alexandre, Stanislas et Maria. C'est grâce à un prix du reportage qu'il trouve l'argent nécessaire pour partir en Espagne. En 1939, il est en Allemagne, en Bohême-Moravie, en Slovaquie, à Prague, où il décrit l'entrée des troupes allemandes et leurs exactions, ce qui lui vaut d'échapper de peu à une arrestation et de figurer sur les listes noires des nazis qui tenteront de l'arrêter après leur invasion de la Pologne (également à cause de son livre sur Gdańsk).

Après la défaite militaire de la Pologne fin septembre 1939, scellée par le pacte germano-soviétique et l'invasion commune venue d'ouest et d'est, il rejoint la France où il s'engage dans les forces polonaises intégrées à l'armée française, comme le font du reste des milliers de ses compatriotes, arrivés comme lui illégalement de Pologne ou issus des familles de mineurs du Nord. Il débarque à Narvik en avril 1940 au sein de la brigade de Podhale. L'expérience lui vaut une médaille et lui inspire son premier roman *Droga wiodła przez Narvik (La route passait par Narvik)* (1941). Après la reddition de la France, il rejoint clandestinement l'Angleterre, où il retrouve l'armée et le gouvernement polonais émigrés. Il continue d'écrire pour les journaux de l'émigration, publie un violent réquisitoire contre deux livres de militaires polonais tendant à expliquer la défaite, thèses qu'il démonte pièce par pièce (1941), et il est incité à écrire deux livres par le gouvernement de Sikorski, livres qui seront immédiatement traduits en anglais, destinés à informer l'opinion publique internationale et les Alliés des destructions et des crimes de guerre

perpétrés par les Allemands en Pologne : *L'Invasion de la Pologne* (1941), mais aussi de l'effort de guerre consenti par les différents corps d'armée polonais en émigration et par la résistance intérieure : *La Pologne contre-attaque* (1942).

Suite à l'invasion de l'URSS par l'Allemagne en juin 1941 et la signature d'un traité URSS-Pologne, il est envoyé comme attaché de presse à l'ambassade de Pologne à Moscou, transférée à Samara du fait de l'avance allemande. Il y rencontre des rescapés polonais du goulag qui arrivent de toute la Russie pour fonder l'armée polonaise d'Orient. Il y édite un hebdomadaire, *Polska*, destiné à ces lecteurs mais évidemment sous la censure soviétique. Il contracte le typhus, en guérit et rentre à Londres en août 1942. De ce séjour, il rapporte un essai publié en anglais : *Russian Year* (1944), connu en particulier pour le fameux récit du dîner au Kremlin avec Staline, où le premier ministre polonais en exil, le général Sikorski, a pour traducteur un autre général polonais, Władysław Anders, tout juste extrait d'une prison soviétique et qui va prendre la tête de l'armée polonaise d'Orient. De fait le sous-titre du livre « Mémoires d'un diplomate amateur » explique la relative discrétion de l'auteur quant à ce qu'il a observé en Russie, puisqu'il est tenu à la réserve par son statut. Pourtant, comme l'a parfaitement démontré Anna Saignes<sup>1</sup>, le livre se fonde sur une référence sous-jacente à *Au cœur des ténèbres* qui trahit ainsi ses véritables sentiments.

À son retour, il écrit une vingtaine de nouvelles littéraires, qui seront réunies plus tard en volume : *Trzynaście opowieści* [Treize récits] (1946), *Karabela z Meschedu* [Le cimenterie de Mesched] (1948).

---

1. Zagadkowy Ksawery Pruszyński, *op. cit.*, p 139-152.

Il débarque en août 1944 en Normandie avec la première division blindée polonaise du général Maczek<sup>1</sup> et est gravement blessé lors de la décisive bataille de Falaise (nouvelle décoration). Conscient que la mainmise soviétique sur la Pologne est inévitable, aux termes des accords de Yalta, et que les communistes vont diriger le pays, il décide tout de même de rentrer en août 1945, pour retrouver sa famille et avec l'espoir de pouvoir malgré tout négocier avec l'occupant. Il en est récompensé fin 1945 par un poste de conseiller à l'ambassade à Washington, puis à l'ONU, où il devient président du sous-comité à la partition de la Palestine et œuvre en faveur de la création de l'État d'Israël. Ce qui lui attire les foudres de Moscou et lui vaut d'être rappelé en Pologne fin 1947. Il écrit des essais historiques et des essais littéraires, ainsi qu'une pièce en français sur les Légions de Mickiewicz, commandée par Radio Paris en 1948. En dépit de la méfiance des communistes à son égard, il obtient un nouveau poste diplomatique à La Haye, en août 1948. Le 13 juin 1950, alors qu'il se rendait à Varsovie, il meurt à quarante-trois ans dans un accident de la route, près de Düsseldorf. Certains, en particulier l'écrivain Czesław Miłosz, suspecteront un attentat politique. La vie tumultueuse et aventureuse de Pruszyński, à peine esquissée ici, attend son biographe

En Pologne communiste, les rééditions de ses livres furent peu nombreuses mais régulières, favorisées par des admirateurs de son œuvre et de sa vie, et *Narvik* eut même les honneurs de figurer au programme des lycées, pendant plusieurs années. Mais *Espagne rouge* qui présentait l'aide russe avec de sérieuses réserves était impubliable et seuls

---

1. Jacques Wiacek, *Histoire de la première division blindée polonaise, 1939-1945*, Louviers, Ysec, 2019.

## ESPAGNE ROUGE

quelques extraits soigneusement choisis parurent en revue en 1965-1966. Les éditions clandestines Nowa la publièrent en 1985 mais sa première parution officielle attendit la chute du communisme et date de 1997. *Espagne rouge* a été traduit et édité en Espagne en 2007, chez Alba.

Entre 1995 et 2004, trois maisons d'édition différentes republièrent ses œuvres. En 1986, son frère était parvenu à créer une fondation et un prix littéraire à son nom.

BRIGITTE GAUTIER

## CHRONOLOGIE SOMMAIRE

*1931*

abdication du roi Alphonse XIII, proclamation de la République

*1936*

16 février : victoire du Front populaire aux élections

13 juillet : assassinat du dirigeant monarchiste Calvo Sotelo

17 au 18 juillet : insurrection militaire au Maroc et dans la péninsule

5 septembre : le socialiste Largo Caballero premier ministre d'un gouvernement de Front populaire

9 septembre : réunion du Comité de non-intervention (Allemagne, Italie, URSS, France, Royaume-Uni...)

1<sup>er</sup> octobre : Franco commandant en chef des insurgés

5 novembre : entrée des anarchistes au gouvernement, évacué à Valence

6 novembre : début du siège de Madrid défendu par le général Miaja

23 novembre : fin de l'offensive contre Madrid

## ESPAGNE ROUGE

*1937*

6 février : début de la bataille de la Jarama

31 mars : offensive des insurgés contre le Pays basque

21 octobre : le Pays basque au pouvoir des insurgés

*1939*

28 mars : Madrid pris par les insurgés, fin de la guerre civile

# LA ROUTE DE MADRID



## « ARRIBA, PARIAS DE LA TIERRA ! »

Le train franchit un tunnel de plus et la mer, le soleil, les montagnes ressurgissent. C'est le début des vendanges dans les vignes françaises puisqu'on est en septembre. Nous nous arrêtons à la frontière dans la grande gare d'une petite bourgade. Une longue file d'agents : douaniers, policiers, politiques, s'étire le long du quai. Nous sommes deux à descendre du train. Tout un luxe de douaniers, de policiers, de miliciens, tout un état-major de scrutateurs de papiers et de passeports – comme à chaque frontière, du reste – se jette sur cette modeste prise, arrivée aujourd'hui à la station de Port-Bou, qui est déjà du côté espagnol.

Une jeune Espagnole arrivant de Paris, de retour de cours de vacances à Exeter, en Angleterre, se présente la première. Ouverture de sa valise, coup d'œil à son passeport et son visa, et c'est tout. C'est mon tour, maintenant : ils ouvrent ma valise, contrôlent tout attentivement, efficacement, et replacent mes affaires en bon ordre. Du travail de douanier modèle. Ils prennent mon passeport, étudient les visas, les prolongations de validité, le soupèsent.

– *Un instant, s'il vous plaît.*

Mon passeport est sorti par une porte de côté et le corps qu'il a quitté se tient mélancoliquement dans une vaste salle de douane, complètement déserte. De grandes

proclamations rouge et noir et deux affiches, au graphisme excellent, sont placardées au mur. La première représente un simple soldat en tenue de campagne qui rit et tire les fils d'une marionnette en uniforme à brandebourgs d'officier. Affublée d'une moustache de hussard – attribut supplémentaire du pouvoir – d'un gigantesque sabre retenu par de grosses courroies, la marionnette danse allègrement entre les mains du soldat de la PAPIT. Quant à la deuxième affiche, elle ne se veut pas gaie mais menaçante et effrayante. Une monstrueuse bête ventrue, aux yeux globuleux de batracien porte une main simiesque à son oreille gigantesque. Sa peau est du brun des soutanes, un rosaire avec une croix est suspendu à son cou et une couronne royale, minuscule comme celle de la grenouille des publicités du cirage Erdal orne sa tête. C'est ainsi que le graphisme révolutionnaire met en garde contre l'ennemi qui possède partout ses réseaux secrets, partout ses espions, partout des oreilles qui écoutent et des yeux qui observent.

– *Suivez-moi s'il vous plaît.*

Rentré de sa mystérieuse promenade, mon passeport demeure séparé de l'âme et du corps, dont il constitue l'appendice pour la police. Le fonctionnaire me conduit sur le quai sans me le rendre. Le quai est long, nous marchons en silence, j'ai envie d'engager la conversation. Le toit laisse apercevoir des collines, baignées de soleil et couvertes de jardins d'oliviers. Je dis être heureux de découvrir ce nouveau pays. Le fonctionnaire me répond froidement « parce que vous pensez le découvrir ? » et me regarde comme si j'étais l'une des oreilles, tentacules ou figures de la bête brune de l'affiche. C'est une sensation désagréable.

Nous sommes maintenant dans une petite pièce, où un homme assis derrière un bureau me signifie qu'on ne laisse entrer personne en Espagne, et surtout pas de

journalistes. Celui qui tient mon passeport est debout derrière moi, devant la porte. Un autre homme, assis près du bureau, pourrait aisément figurer sur la première affiche, enfin un troisième, carré sur un petit divan, vient compléter cette trinité ; on l'imaginerait bien sur une estampe de la Révolution française. Il faut que j'observe ces hommes, malgré ce fâcheux contretemps bureaucratique. L'Espagne, ce sont eux aussi. L'homme grand, brun, mat, assis près du bureau, est un militaire mais un drôle de militaire. Il porte un pantalon de cavalier, une veste d'allure militaire, et a tranquillement appuyé sa carabine contre le bureau du civil. Ô temps toujours semblables, de la naissance de nouveaux États et de nouveaux régimes, avant que l'ardeur ne tiédisse, retombe, se réduise à un formulaire ! Il faudrait que je photographie ce qu'il a sur la tête, car ils ne voudront pas me croire en Pologne. C'est une sorte de calot militaire, noir sur une oreille, rouge sur l'autre, avec de chaque côté trois grandes lettres, noires sur le fond rouge et rouges sur le fond noir : FAI. Accoutrement de carnaval, direz-vous ? Oh, non. Cet homme n'a rien d'un arlequin.

Ce soldat de la révolution, milicien de la Fédération anarchiste ibérique catalane, prend la parole à mon sujet. Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il dit mais j'en retire l'impression qu'il parle plutôt en ma faveur. Il ne s'adresse pas tant au fonctionnaire derrière le bureau qu'à l'homme du divan. Celui-ci est également peu commun et photogénique pour d'autres raisons. Il porte quelque chose qui tient du veston et de la redingote, qu'on dirait du siècle dernier et que l'on voit parfois sur les retraités de province. De ce corps sec en redingote noire émerge un cou d'aurochs (ceint d'un foulard rouge et noir, de nouveau les couleurs de la FAI, puissante en Catalogne), une énorme tête, un grand visage charnu avec un nez proéminent et des yeux entre

les plis d'une peau déjà ridée par l'âge. Pour couronner le tout, une chevelure étonnamment noire et touffue, masse de cheveux hirsutes, ébouriffés comme ceux de Beethoven. Mais non, c'est Marat, le plus classique qui soit, le menaçant Marat de la Convention. Je sens instinctivement que c'est cet homme-là qu'il faut convaincre.

La petite pièce devient maintenant le théâtre d'une grande bataille, où un journaliste polonais doit forcer la résistance de Port-Bou. L'adversaire est ici le civil derrière le bureau, sans calot rouge et noir, sans foulard rouge et noir, avec une misérable petite touche de rouge au revers de son veston. Il exige que je lui prouve que je suis journaliste et je lui tends mes cartes professionnelles, polonaise et internationale. Il n'y comprend pas grand-chose mais Marat intervient de manière plutôt conciliante. L'homme derrière le bureau n'est pas content, il reprend mon passeport et, au bout d'un instant, y découvre un visa allemand. Qu'est-ce que je faisais en Allemagne ? Je saisis le passeport et lui montre qu'il s'agissait d'un visa de transit. Nous comptons le temps écoulé entre les tampons aux frontières et les calculs viennent confirmer mes dires. Je passe donc à l'attaque : je sors la grosse artillerie avec la lettre de recommandation de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, Luis Araquistáin, lettre écartée sans avoir été lue. Le milicien au calot s'inquiète de savoir s'il s'agit bien du nouvel ambassadeur, récemment nommé, mais Marat calme ses craintes. Un esprit de paix souffle maintenant au-dessus du champ de bataille. J'ai en tout cas les deux anarchistes de mon côté. Pour sauver les apparences et subir une défaite honorable, le civil exige de conserver la lettre de l'ambassadeur. Cela m'ennuie, mais que faire ? J'échange alors la lettre de l'ambassadeur contre trois tampons ronds sur mon passeport. L'homme qui m'a conduit jusqu'ici et ne me laissait pas beaucoup d'espoir

de séjourner en Espagne me raccompagne. À la porte, mes récents inquisiteurs me saluent de leurs trois poings levés.

Il me reste encore beaucoup de temps à tuer avant le train pour Barcelone. Dans la grande salle d'attente de la gare, il y a neuf garçons pour servir la jeune Espagnole et moi. L'atmosphère est mi-familiale, mi-révolutionnaire. Les couleurs des affiches révolutionnaires dégoulinent des murs, des drapeaux rouges sont suspendus aux fenêtres, l'enfant de la serveuse joue sur le comptoir avec une boîte de homard. La ville est située en dessous de la gare, elle descend en amphithéâtre vers le petit port de pêche. L'église est fermée, ne porte aucune trace de destruction, seule une affiche sur la porte indique qu'elle a été « réquisitionnée », c'est-à-dire que les autorités de la milice et du Front populaire en sont devenues propriétaires. Arrive enfin le train qui doit nous emmener à Barcelone : tous les wagons sont peinturlurés d'affiches et de slogans révolutionnaires. Je m'installe dans un wagon qui illustre la littérature et la religion de façon révolutionnaire : un roman fameux de Blasco Ibáñez et les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, la grande œuvre de saint Jean. À l'intérieur, on ne perçoit ni révolution ni Apocalypse. Quatre journaliers ont entamé une partie de bésigue, sans attendre le départ du train.

Le train démarre enfin, perçant les tunnels de ses wagons bariolés, jaillissant à chaque instant au bord de la mer, survolant les bois d'oliviers et les champs cultivés. Défilent des villages blancs tout en pierre, des champs à flanc de colline délimités par des murets de pierre, des gares tranquilles, des réclames de Shell et de Dunlop. Les paysans dans les champs lèvent leur poing fermé pour nous saluer. Pourtant, petit à petit, tout devient ennuyeux. Par leur aspect morcelé et visiblement soigné, les échiquiers des champs et des vignes rappellent l'Allemagne ou la région

de Poznań ; champs qui au lieu de s'étaler en longueur se plisseraient en terrain montagneux, se ravinaient en terrasses. Le seul élément exotique ce sont les charrettes hautes, aux deux immenses roues, tirées par des mules et des ânes. On devient sceptique quant à l'existence de cette révolution qui vous a accueilli à Port-Bou de façon si pittoresque, bruyante et menaçante, et règne ici sur un pays de fourmis, d'abeilles ou de termites laborieux. Je m'endors, on me réveille pour un contrôle de passeports, très affable, je me rendors, Barcelone enfin.

Il n'est que huit heures du soir mais la nuit est déjà tombée, nuit d'un noir d'encre comme il en est dans le Sud. Une foule de miliciens et d'ouvriers se presse dans la gare. Des flèches rouges indiquent les points de ralliement des volontaires étrangers qui viennent combattre pour la révolution. Je roule en fiacre dans une ville étendue, bondée et mal éclairée. L'hôtel que l'on m'a recommandé n'a heureusement pas été réquisitionné comme l'église de Port-Bou ou de nombreux hôtels barcelonais. J'obtiens une petite chambre tranquille à l'un des derniers étages mais dont la fenêtre donne sur le mur gris d'un autre gratte-ciel. Je suis fatigué par le voyage et me couche tôt. Tout à coup, dans un demi-sommeil, j'entends une voix formidable, mécanique, non humaine qui se met à hurler dans mes oreilles. Elle profère des mots et des phrases entières à un rythme de mitrailleuse et semble traverser les murs, couvrir complètement le murmure lointain de la grande ville, remplir ma petite chambre, l'inonder comme l'eau d'une baignoire qui déborde. Le haut-parleur de la radio s'arrête enfin un instant, puis déverse un nouveau torrent de sons, dans une tonalité de voix un peu différente. Là-bas, dans la rue noire de Barcelone, les gens se rassemblent devant les haut-parleurs pour écouter les

dernières nouvelles du front. Il ne s'agit sans doute plus de communiqués mais d'allocutions, d'invocations, de proclamations qui grondent l'une après l'autre. La langue espagnole, douce, flexible comme de l'acier, acquiert une lourdeur plombée, emphatique, à travers le haut-parleur. Les mots traversent l'air pesamment comme des tôles de fer qui tomberaient des gratte-ciel sur les pavés. Je n'y comprends quasiment rien, ce qui augmente mon ahurissement. À travers la nuit noire, dans l'obscurité d'une langue inconnue se dessinent seulement les contours sonores de mots intelligibles : révolution, prolétariat, *España, el pueblo, fascismo, muerte*. Parfois, très rarement, j'arrive à lier un contour à un autre qui sort juste après lui du haut-parleur invisible, à les attacher par une accroche imperceptible de sens. Je suis fatigué, allongé sur le lit d'une chambre d'hôtel dans une ville inconnue, par une nuit méridionale très sombre qui entre par la fenêtre avec une vague de sons rauques, inhabituels. Finalement, la fatigue l'emporte sur la vague. Je m'endors, encore bercé par l'écho de ce tonnerre verbal, je m'endors avec une triple impression : de fatigue purement physique, de ténèbres et de déferlement d'une langue étrangère – vague déchaînée qui enveloppe, pénètre et aspire, tel un vide insondable, abyssal. Maintenant, je sais au moins cela de l'Espagne révolutionnaire : je ne serai jamais seul, toujours rattrapé par la lumière ou le crépuscule, les appels et les cris ; cette mer immense, déchaînée, qui a tout inondé, continuera de se répandre ici toujours et partout, y compris à travers moi, un étranger.

Je passe toute la journée suivante dans la plus grande ville de l'Espagne révolutionnaire, ville où cette révolution a été la plus sanglante, cruelle mais héroïque aussi,

ville où l'anarchisme subsiste comme un souvenir, alors que, pour nous, Polonais, il appartient à un passé éloigné, contemporain de la jeunesse de Sienkiewicz, de l'âge mûr de Prus<sup>1</sup>. C'est une grande et belle ville, riche de surcroît, devenue le décor de la nouvelle réalité. Les affiches de la salle des douanes de Port-Bou se trouvent multipliées ici en milliers de taches colorées qui brillent sur les murs au grand soleil. Des voitures filent à toute allure, arborant de grands drapeaux, des slogans et des emblèmes peints en blanc, ainsi que les initiales des deux grands syndicats, des partis politiques ou institutions révolutionnaires qui les ont « réquisitionnées ». Dans les voitures, on aperçoit des miliciens en *mono* bleu marine ou autres « uniformes en devenir » et en vestes militaires. Le *mono* règne en maître. Les membres de la milice populaire vêtus de *mono* sont armés de carabines et postés en faction devant les portes des maisons et surtout des grandes banques, des postes, des bâtiments gouvernementaux. Le *mono* a acquis la dignité de l'uniforme, il l'a détrôné ; c'est tout simplement une combinaison de travail d'ouvrier, celle que portent aussi les aviateurs. Le *mono* est maintenant sorti des usines et des hangars, devenu un accessoire du pouvoir, au même titre que les épaulettes autrefois.

C'est dimanche et une foule plus nombreuse que de coutume est sortie dans la rue. Imaginons voir un jour tout le quartier riverain de la Vistule, tout le Praga ouvrier, tout le Wola rouge venir se promener dans les allées Ujazdów. De la même façon, la foule des banlieues éloignées, du

---

1. Henryk Sienkiewicz (1846-1916), Prix Nobel de littérature, et Bolesław Prus (1847-1912), écrivains polonais, dont certains romans ont été traduits en français. Pruszyński n'avait visiblement pas en tête les dates de naissance des deux écrivains, contemporains l'un de l'autre.

quartier du port et de la vieille Barcelone aux rues étroites, s'est répandue sur les boulevards de la Rambla, les larges trottoirs de Paralelo, la place de Catalogne, devant les pavillons d'exposition. C'est une foule armée. Difficile d'imaginer qu'un si grand nombre d'hommes puisse se promener avec des carabines dans les rues d'une grande ville. Difficile d'imaginer que la classe ouvrière puisse accaparer autant les automobiles. L'Espagne est le pays des très grosses voitures, la patrie de l'aristocratique Hispano-Suiza, et je vois maintenant passer des dizaines d'Hispano-Suiza, de magnifiques limousines décorées d'emblèmes soviétiques, de faucilles et de marteaux, dessinés encore maladroitement sur la laque noire de la carrosserie. Au pied de la statue de Christophe Colomb, des sacs de sable forment une barricade et quatre mitrailleuses surveillent quatre rues. La foule de ces rues défile sous les drapeaux rouge et noir de la Fédération anarchiste ibérique, rouges avec faucille et marteau du Parti ouvrier d'unification marxiste, d'obédience trotskiste. Les affiches du Parti socialiste et communiste unifié sont suspendues aux fenêtres de l'hôtel Colon, où les militaires s'étaient retranchés, avant de se rendre. Les murs du grand hôtel portent des traces de balles mais peu nombreuses. Rien de comparable à la poste principale de Léopol, en 1918<sup>1</sup> ou au ministère de la Guerre à Varsovie, en 1926<sup>2</sup>. Ces hommes, dont un nouveau contingent est fusillé chaque jour, aux termes des sentences des tribunaux populaires, ces hommes emprisonnés à bord de l'*Uruguay*, le navire blanc visible dans le port, n'ont pas offert une longue résistance.

---

1. La poste de Léopol (aujourd'hui Lviv en Ukraine occidentale). Les combats entre Ukrainiens et Polonais pour le contrôle de la ville furent particulièrement acharnés.

2. Lors du coup d'État du maréchal Piłsudski (1867-1935).

La foule ouvrière s'éparpille dans les rues, consciente de sa victoire, pleine du sentiment de son pouvoir. Les affiches ridiculisent les officiers et les quotidiens rapportent les nouvelles sentences des tribunaux ouvriers. Les églises préservées des incendies portent l'inscription : *patrimonio del pueblo* (patrimoine du peuple). Les résidences des armateurs du grand port de commerce sont « réquisitionnées » et occupées par des organisations ouvrières. Le journal illustré *Ahora* publie la photographie d'un ouvrier-milicien qui dort dans le lit royal du palais Pedralbes. Devant l'hôtel particulier du magnat catalan de la presse, honoré du titre de *conde*, il y a cinq Packard. Non parce que c'est la résidence du magnat mais parce que c'est le siège du syndicat des métallurgistes. Le chef de l'armée, le colonel Sandino, habite un vaste bâtiment « réquisitionné ». Ce qui rappelle forcément Petrograd au printemps 1917. Le Petrograd des marins de Kronstadt, sillonnant la ville dans les limousines de la Cour, le Petrograd de l'hôtel particulier de la Krzesińska<sup>1</sup>, « réquisitionné » par les communistes. *L'Internationale* jaillit des haut-parleurs suspendus dans la rue. La foule l'accueille le point levé, reprend le chant qui lui parvient d'en haut et un chœur de voix désunies le renvoie vers le haut. Cette fin septembre sent son printemps russe.

Quelque chose de très espagnol retient l'attention au milieu des affiches : l'annonce d'un combat de taureaux pour aujourd'hui. La révolution n'a nullement troublé cette distraction traditionnelle, hormis sur deux points. L'affiche précise que les taureaux de la corrida proviennent des étables d'*ex-marqués* et d'*ex-conde*. C'est la révolution, la dernière, la vraie, qui a fait ajouter cet « ex » et c'est elle aussi qui amène à souligner que la corrida se déroule avec l'accord

---

1. Étoile de ballet d'origine polonaise.

de la milice populaire. Le tank qui fracassa les églises s'est arrêté au seuil de l'arène. Il faut voir cela.

Je suis un peu en retard à la corrida et traverse en courant les grands arcs des galeries, je monte les marches et je progresse, degré par degré, à travers la foule qui peuple l'amphithéâtre. Le public tout entier se dresse et lève le poing, ce qui m'incite à me retourner. Devant moi il y a l'arène, jaune, sableuse, des arcs de cercle remplis de monde et, suspendus tout en haut, des portraits de toréadors. Un orchestre militaire exécute l'hymne puissant de la révolution prolétarienne, au-dessus de l'arène de combat des taureaux :

*Arriba, parias de la tierra,  
en pie, famélica legión,  
atruena la razón en marcha  
es el fin de la opresión.*

Comme dans la rue tout à l'heure, *L'Internationale* gagne progressivement tout l'amphithéâtre. La foule de la corrida la reprend avec enthousiasme, le poing serré, et le chant s'élève vers le ciel, jusqu'aux portraits des toréadors célèbres :

*agrupemanos todos  
en la lucha final ;  
el género humano  
es la Internacional !*

Il se passe alors une chose qui, par hasard, associe plus étroitement encore les jeux espagnols et la révolution prolétarienne. On a visiblement cru que l'orchestre allait s'interrompre car un gros taureau fait irruption dans l'arène. Le public crie quelque chose, certains s'asseyent tandis que

d'autres gardent le poing levé. Deux banderilleros en rouge s'approchent du taureau qui semble aveuglé et assourdi. Les gens autour de moi continuent à chanter, en écho à l'orchestre :

*en dioses, reyes ni tribunes  
no es el nuestro salvador :  
nosotros mismos realicemos  
el esfuerzo redentor.*

Cependant, les poings retombent, le chant s'éteint, se fond dans le brouhaha de la corrida. Tous les yeux se sont maintenant portés sur l'arène, où le jeune taureau cherche vainement une issue. Il est visiblement paralysé, terrifié, au point d'en oublier presque les banderilleros. Ils sont quatre, en costume de perroquet, avec des perches longues d'un mètre, terminées par un morceau de fer aigu qu'il faut planter dans l'encolure. Le taureau considère avec méfiance mais étonnement aussi le banderillero qui s'avance. D'un geste soudain et prompt, le garçon plante ses deux perches au-dessus de l'encolure du taureau et court se réfugier derrière le parapet de l'arène. Le taureau mugit, incline son énorme tête. Les banderilles plantées victorieusement dans son encolure sont aux couleurs de la République : violet, jaune et rouge. Le taureau court vers le parapet pour tenter de fuir. Le vendeur de friandises attrape les perches par en haut et les agite. Le taureau lui échappe en beuglant, repart vers le centre de l'arène. Tous autour de moi éclatent d'un rire large et fiévreux. Les cris et les rires de plusieurs milliers de personnes se propagent par vagues jusqu'au bas de l'arène. Le banderillero a planté une nouvelle flèche, une seule cette fois. L'animal le poursuit, le garçon s'enfuit, la foule hurle. Le garçon semble avoir trébuché, le taureau

le rattrape. Sa corne gauche s'enfonce violemment dans la hanche du garçon. Tout le monde se lève. Trois autres banderilleros ont déjà sauté dans l'arène avec des toiles rouges. Désorienté, le taureau les pourchasse. La quatrième flèche se fiche dans son échine. Le taureau s'échappe le long de l'arène, d'un trot lent, la foule braille. Lorsque le taureau s'approche, on voit que son poil noir est devenu rougeâtre et poisseux. Le sang de ses quatre blessures s'écoule en un fin ruissellement. Le banderillero blessé a déjà été remplacé par un autre, plus gracieux. Le jeu sérieux commence. Le toréador est entré dans l'arène en petit frac galonné d'or avec une longue épée et une cape rouge. Dans l'amphithéâtre, les gens se pressent en avant pour ne rien perdre de la scène. Plusieurs milliers de personnes guettent la mort.

Je suis pris d'un dégoût profond, absolu. Il y a des épées, des costumes brillants, des fanions, tout un rituel de chevalerie, mais ici on sent avant tout l'abattoir, élevé à la dignité d'art et de cérémonie. Je ne parviens pas à regarder. Un milicien me tapote l'épaule, d'un geste bienveillant, protecteur. D'autres me toisent d'un air moqueur, brièvement, puisqu'aucun d'eux ne veut perdre une miette de ce combat sanglant, d'une habile estocade ou d'un coup de corne. Les coups de corne ont rarement des conséquences tragiques car le taureau suit toujours la cape rouge déployée devant lui. Il est incapable de dévier vers un fuyard, ne le traque pas avec acharnement, s'en écarte, saute parfois par-dessus un homme tombé à terre, dans sa poursuite du fanion rouge. D'où ce sentiment si dérangeant d'assister à une exécution : un taureau jeune, vigoureux, puissant, ressort immanquablement vaincu d'un combat qu'il n'a pas voulu un seul instant, pas même maintenant.

Tout le monde crie autour de moi et il est, certes, impossible de rester silencieux devant ce spectacle. Je commence

à fredonner nerveusement, mon poing à demi enfoncé dans la bouche. Cela me détache de la scène, m'aide à regarder. L'on ne peut pas être un spectateur passif ici. Je prends tout à coup conscience de ce qu'ils jouaient, il y a une demi-heure, *Arriba, parias de la tierra...* Ce sont peut-être les taureaux des ex-marquis, mais la corrida a lieu sous le patronage de la milice du Front populaire. Dans l'arène, le taureau a de nouveau entaillé de sa corne l'un des banderilleros « Ce n'est rien, c'est la poitrine », m'explique mon voisin, le milicien. Oui, c'est sûr, quand les boyaux sortent, c'est vraiment magnifique. L'excitation des spectateurs enfle à la mesure des deux accidents. Maintenant le toréador leurre le taureau avec sa cape, derrière la cape luit l'épée qui va s'enfoncer dans l'encolure de l'animal. Enfin ! Le taureau, frappé une fois, devient muet, se dresse. Tout l'amphithéâtre se dresse aussi, rugit. L'animal jeune, noir, se fige, ses jambes ploient, il se renverse à terre de tout son corps, plein d'une énergie lascive, juvénile. Le toréador lui porte un nouveau coup puissant. L'amphithéâtre est secoué par une vague d'applaudissements, les yeux des gens brillent de plaisir. Tout à coup, une note s'insinue à travers le bourdonnement, le domine, le couvre puis l'absorbe, gonfle avec lui et se fait de nouveau entendre, au-dessus de l'arène et des portraits des toréadors célèbres, au-dessus du drapeau rouge. Quatre chevaux blancs tirent le cadavre du taureau. L'hymne de la révolution descend à nouveau sur le sable ensanglanté de la corrida.

On joue *L'Internationale* car durant la pause précédant une nouvelle corrida un détachement de volontaires portant un uniforme inspiré de celui des Cosaques a défilé à cheval dans l'arène, devant des spectateurs enthousiastes. La deuxième et la troisième corrida se déroulent différemment. Le spectateur étranger s'est imprégné de l'excitation

qui frémit dans l'air, l'odeur du sang ne lui cause plus de nausées non viriles mais dilate en quelque sorte ses narines. Des premières impressions, il ne reste que la conscience obstinée, qui ne se laisse ni assourdir ni effacer, que la joie que l'on éprouve, l'intérêt naissant, inconnu jusqu'alors, ayant remué des strates enfouies très profondément, se nomme ensauvagement. Pour que cela intervienne, il a fallu rester assis ici jusqu'au bout, se forcer plusieurs fois à ne pas baisser la tête mais au contraire à regarder l'arène – comme tous les autres – quand la foule hurlait de délire, pour atteindre finalement ces strates. Je suis le seul à être passé par là, ces strates étaient tout près de la surface pour les masses qui m'entourent. Il semble que rien n'ait recouvert ces strates, pas plus aujourd'hui qu'au cours des siècles précédents.

Ce ne sont pourtant pas des choses que l'on peut ranger dans la catégorie du folklore ou de la coutume, expliquer par le caractère méridional et le tempérament ou réduire à un sport. Des siècles durant dans ce pays, les grandes fêtes catholiques furent célébrées avec des corridas solennelles et une corrida de plusieurs jours précédait la canonisation des saints. Récemment encore, les enfants qui communiaient pour la première fois se rendaient l'après-midi à un combat de taureaux, pour la première fois aussi. Dans ce pays de magnifiques sanctuaires, pays de sainte Thérèse et d'Ignace de Loyola, le catholicisme s'est glissé subrepticement à côté du combat de taureaux, y a entortillé ses fêtes. L'on aurait pu attendre autre chose d'une foi passée elle-même par des corridas humaines, apparue au monde dans des arènes, modèles de celles-ci. L'on aurait pu attendre autre chose d'une foi dont les saints appelaient un loup « frère ». La corrida, respectée par le catholicisme, née quelque part dans le paganisme ibère, conservée dans la

province romaine, généralisée au temps des Maures, a survécu à tout. Le tank de l'histoire, qui broya les portails des sanctuaires, s'est arrêté à l'entrée des arènes. Nous aurons des corridas le 1<sup>er</sup> Mai, pour la révolution d'Octobre, pour la fête de Lénine, de Rosa Luxemburg, de Liebknecht, comme nous en avons pour la Fête-Dieu. Et *Debout les damnés de la terre...* ouvrira le combat de taureaux. Néanmoins, dans ce cas aussi, c'est le rapport à la corrida qui révélera si la nouvelle charrue et le nouveau labour parviendront à retourner la terre plus profondément que ce ne fut le cas auparavant. La corrida n'est pas seulement une habitude populaire, un sport, un élément du folklore ou un jeu. Elle est également liée à des problèmes sociaux et économiques complexes. Cela fait deux ans que l'Institut de la réforme agraire écrit que, dans un pays où les meilleurs taureaux sont élevés pour être abattus au cours des jeux, la race des taureaux dégénère. Pour que des combats de taureaux aient lieu dans les arènes de Madrid, de Barcelone, de Séville, chacun sait que les vingt plus grands *puebli* et quelques centaines de petits doivent faire pâître ces taureaux sur les latifundia des steppes d'Estrémadure et d'Andalousie. Chacun sait que l'on n'élève un animal digne de combattre que dans un champ ouvert comme une pampa, que le système agraire actuel avec ses grands espaces abandonnés à l'élevage est lié à l'existence du combat de taureaux. Les *ex-marqués* et les *ex-conde*, cités encore aujourd'hui sur les affiches des corridas, résument la situation : ces taureaux ont été élevés sur des étendues de cent mille, cent vingt mille hectares. Les noms des *conde* voisinent sur l'affiche avec celui de la milice populaire et chaque combat de taureaux signifie que le système agraire, considéré comme le malheur de l'Espagne, perdure et fonctionne. Le tank qui le renversera, le tracteur qui le labourera, les outils de géomètre qui diviseront ces

étendues, tout cela devra ébranler les murs de l'arène. Pour le moment, *L'Internationale* flotte au-dessus de la corrida, comme d'autres bannières flottèrent au-dessus d'elle, en l'absolvant. *Arriba, parias de la tierra...* déferle sur l'arène, toujours la même, comme une nouvelle vague séculaire, comme un hiver ou un printemps de plus qui arrive sur le vieux pays des Ibères, pour l'arroser d'une nouvelle pluie, le frapper de nouveaux éclairs, sans réussir à faire pénétrer son soc dans le sol rocheux, trop dur.

Ce soir-là, je dîne au restaurant de mon hôtel. À l'entrée de la salle, le serveur parle avec deux miliciens qui viennent d'arriver et semblent poser des questions à mon sujet. Tous les trois se tiennent debout devant la porte et n'en bougent pas. Je mange des fruits, replie ma serviette, me lève. Ils s'avancent alors tous trois vers moi. Ils attendaient – avec une politesse toute espagnole – que j'aie fini.

– *La documentación ?*

Je leur tends mon passeport qu'ils ne regardent même pas. Ils me demandent de les suivre. Il fait déjà nuit dehors. Le serveur leur explique quelque chose et ils finissent par accepter :

– Montez dans votre chambre, me dit le serveur, et emmenez, *à tout hasard*, ce dont vous avez besoin.

Je prends un air surpris.

– Prenez au moins un plaid chaud, insiste le serveur.

L'ascenseur monte et redescend un moment plus tard. Je traverse le hall d'un pas lourd. Nous voilà déjà dehors. Je porte un plaid chaud sur le bras.

## EN DESSOUS DE L'HISTOIRE

Rosa est étendue, alanguie sur le sable blanc et se délecte du soleil, de la mer – la mer azur et transparente de Barcelone –, elle s'enchanté aussi de profiter chaque jour de cette plage de fils de famille et de dignes *señoritas*, dont l'accès lui est permis, dont aucun serveur, aucun garçon n'osera la chasser, comme ils chassaient les filles de rue des cafés respectables. Rosa est devenue une si grande dame qu'elle ne réagit même pas aux plaisanteries triviales et importunes que lui lancent les passants masculins, qu'elle a même souhaité ralentir la cadence de son triste travail – disons les choses ainsi – et qu'elle passe de plus en plus de nuits seule.

C'est la raison de notre rencontre, car il n'y a rien entre nous de ce qui lie passagèrement d'autres hommes avec des « filles comme ça ». Ce qui me conduit à me remémorer la nuit où, emmené par des miliciens et des agents en civil, je me retrouvai dans l'un des centres d'« investigation » barcelonais, pour des interrogatoires successifs. Tout cela se brouille, se désagrège. Une fois relâché, je remarquai qu'il faisait déjà jour et que je suivais un boulevard rempli du gazouillis des oiseaux à leur réveil. À mon retour à l'hôtel, des membres du personnel que je ne connaissais pas me tapèrent sur l'épaule, me serrèrent la main, me

sourirent joyeusement et aimablement, me raccompagnèrent en chœur jusqu'à ma chambre, alors qu'ils auraient plutôt dû me maudire de les avoir réveillés à cette heure. Ils me dirent quelque chose en espagnol que je ne tentai même pas de comprendre, je me sentais fatigué et je me couchai. Pourtant le soleil entrait déjà dans la pièce par les interstices des stores. C'est alors que dans un demi-sommeil je revins paresseusement au déroulement de cette nuit d'audition, au plaid que l'on m'avait donné à l'hôtel, à la joie surprenante avec laquelle on avait accueilli mon retour, et je finis par formuler ce que quelqu'un, rencontré plus tard, allait répéter littéralement – que je revenais de loin.

De Vergnolles, jeune homme de trente ans et quelques, un peu ridicule, vaguement charlatan, dont je fis justement la connaissance le lendemain à l'hôtel, au déjeuner, fut à vrai dire l'homme qui s'occupa de moi le plus efficacement, lorsque cela s'avéra nécessaire. Je gardai mon calme lors de ma nuit d'interrogatoire, parce que j'ignorais ce qu'était la révolution espagnole et le sens du mot *passeito*, que je n'ajoutais pas foi au nombre faramineux des exécutions nocturnes ni à la suspicion entourant tout étranger, souvent justifiée malheureusement. Mais ensuite mes nerfs lâchèrent, ma volonté tendue au maximum m'abandonna, de Vergnolles le comprit car il était lui-même passé par là. Il m'emmena faire une balade en voiture, car, bien que né et résidant en Espagne, il avait pu conserver son auto, en tant que citoyen cubain. Il me montra les pentes de Tibidabo où, au pied des pins parasols, se trouvaient les dépouilles des victimes des exécutions sommaires des *passeitos*, les sommets éloignés de Montserrat. Le soir, de Vergnolles me fit découvrir un petit théâtre où je fis la connaissance de son amie, une figurante fardée comme une poupée, et le lendemain matin il me conduisit à la plage. Chaque matin, je vais à la plage

pour rester étendu au soleil, éviter de penser et envisager tout cela avec distance. Comme de nombreuses personnes, de Vergnolles n'habite pas la maison de sa mère, qui est du reste partie à la campagne. Il se sent plus en sécurité à l'hôtel, même s'il n'est pas un industriel, ne s'est pas compromis politiquement et n'est coupable que de posséder une villa, une automobile et une femme riche, dont il vit d'ailleurs séparé. Beaucoup de gens fuient les proclamations, les nouvelles, les rumeurs du front, les sentences du tribunal populaire des *passeitos*, feignant de s'amuser : ils passent leur temps à la plage, au café, tuent le temps en essayant de ne pas attirer l'attention. C'est ainsi qu'après l'arrivée au pouvoir de Hitler nombre d'Allemands voulurent persuader eux-mêmes et les autres que rien dans leur vie n'avait changé, qu'il n'était pas impossible de maintenir le cours normal des choses. De Vergnolles se rend au théâtre le soir, comme il le faisait auparavant, et à la plage le matin, comme il le faisait auparavant. Il n'y a plus de *señoritas* ni de fils de famille à la plage. De Vergnolles médite parfois sur son sort : lorsque les *conde* et les fils d'industriels occupaient ici la première place, il était sans conteste un petit personnage, mais aujourd'hui il est le seul à avoir survécu à l'*ancien régime* et il règne sur la plage, à vrai dire pleine de prostituées qui jouent les dames, et de miliciens à la place des officiers. Mais, à tout moment, de Vergnolles est capable de citer les noms de vingt ou trente de ses connaissances dont on a déjà retrouvé le corps troué d'une balle, dans la tête ou dans le dos, sur une route aux abords de Barcelone. Citer ces noms plutôt que de voir son propre nom cité par quelqu'un d'autre, cela signifie aussi quelque chose. L'on peut alors cesser de regretter le temps passé et pardonner à sa nouvelle compagne de plage d'être une simple fille de rue. De Vergnolles ne lui en tient pas rigueur.

Quant à moi, je n'ai rien à pardonner et Rosa, la fille de rue, devient peu à peu le verre grossissant au travers duquel je vois l'Espagne, la révolution, tout l'ensemble. Cela ne signifie nullement que le regard de Rosa sur le monde soit particulièrement intelligent ou perspicace. Cela signifie qu'il est tout à fait différent de celui des autres. Différent de celui de Companys, le président de la Catalogne, de Nin qui fut le secrétaire de Trotski, parle russe avec moi et deviendra bientôt le ministre communiste de la Justice, de Gassol, poète et ministre de l'Éducation de la Catalogne. Des Rosa, il y en avait une bonne dizaine de milliers dans la seule Barcelone et certainement plus de cent mille dans toute l'Espagne. Si l'on considère que cet emploi vous abîme rapidement et que les femmes du Sud vieillissent plus vite de toute façon, l'on peut conclure qu'en à peine quelques années un énorme pourcentage de femmes passe par les maisons closes qui prospèrent très librement et officiellement en Espagne, sans compter celles qui partent immédiatement dans les mêmes établissements en Amérique du Sud. Aux yeux de Rosa ceci n'a rien d'exceptionnel ni de surprenant, l'ampleur même du phénomène lui semble tout à fait normale. Cela ne la choque pas dans ce pays ultracatholique, cela ne l'étonne pas que, dans ce pays d'églises et de couvents, le lupanar ait acquis une telle place.

Rosa vient d'une famille qui a placé ses quatorze enfants partout : au couvent et au lupanar, au séminaire et à l'office, à la milice ouvrière et au « Tercio », la célèbre légion étrangère du Maroc, dans laquelle servent surtout des Espagnols et qui est devenue la garde prétorienne du général Franco. Si j'avais omis de préciser qui était Rosa et m'étais contenté d'écrire avoir rencontré une famille ayant placé ses membres partout, à gauche et à droite, chez Franco et chez Caballero, au couvent et dans les maisons aristocratiques,

dans l'industrie et au Mexique, vous auriez pensé : quelle mafia familiale ! Pourtant la famille de Rosa n'a rien d'une mafia et il a fallu beaucoup d'habileté pour placer ainsi quatorze personnes. La famille de Rosa n'a rien d'une mafia car son frère du « Tercio » n'est même pas caporal, son frère dans l'industrie gagne quatre pesetas et son frère dans la maison aristocratique est domestique à l'office d'un certain *conde*. La famille de Rosa est originaire de Murcie, terre des minifundia, comparable à la région de Rzeszów, forte ou plutôt faible de ses lopins de terre. La Murcie où il naît le plus d'enfants et où il en meurt le plus. La Murcie qui fournit des filles de rue et des domestiques à l'Espagne, tout comme l'Andalousie lui fournit des taureaux, et le nord de la Galice des nourrices et des nurses aux maisons aisées de Madrid. Le moteur qui poussa toute la génération de Rosa au « Tercio », au couvent, à la maison close, à la milice populaire et à l'hôtel particulier fut précisément ce rapport numérique de 14 enfants pour 11½ arpents. Le moteur qui guida l'expansion espagnole au-delà des mers, qui peupla treize républiques d'Amérique du Sud, tout un continent, toute une partie du monde, de population de sang ibérique, ce furent les familles nombreuses des petits paysans. La famille de Rosa n'a rien acquis pour elle-même : ni titres, ni honneurs, ni argent. Elle gagne son pain avec difficulté. La sœur de Rosa qui est servante dans un couvent a dû renoncer au plus simple bonheur humain pour gagner ce pain ; pour le gagner, Rosa a dû y renoncer aussi, mais de façon bien différente : contrainte d'appartenir à tous, et sa sœur à personne. Pourtant, le torrent de familles semblables à celle de Rosa, ce torrent qui déferle dans la plaine, venant des sommets de la plus grande misère, a conquis pour l'Espagne et conservé à l'hispanisme, bien plus que Christophe Colomb et plus durablement que Cortés, des mondes qui n'ont d'égales que les

colonies de la Grande-Bretagne. La puissance de l'Espagne « infra-historique ». J'y pensais en lisant ce qu'écrivait à ce propos Miguel de Unamuno dans *L'Essence de l'Espagne* :

« Les vagues de l'histoire, avec leur rumeur et leur écume miroitante au soleil, roulent sur une mer massive, profonde, infiniment plus profonde que la couche qui ondule sur cette mer silencieuse dont le fond dernier n'est jamais atteint par le soleil. Tout ce que racontent quotidiennement les journaux, toute l'histoire du « moment historique présent », ce n'est que la surface de la mer ; surface qui se congèle et cristallise dans les livres et les archives, et, sous cette forme cristallisée, couche dure, sans plus d'importance par rapport à la vie infra-historique que n'en a la misérable écorce sur laquelle nous vivons par rapport à l'immense foyer ardent qu'elle porte en elle. Les journaux ne disent rien de la vie silencieuse des millions d'hommes sans histoire qui à chaque heure du jour et dans tous les pays du globe se lèvent sur un ordre du soleil et vont à leurs champs pour continuer l'obscur et silencieuse tâche, quotidienne et éternelle, cette tâche semblable à celle des madrépores au fond des océans et qui jette les bases sur lesquelles s'érigent les îlots de l'histoire. C'est sur le silence auguste, disais-je, que le son prend appui et vie : c'est sur l'immense humanité silencieuse que se dressent ceux qui font du bruit dans l'histoire. Cette vie intra-historique, silencieuse et massive comme le fond même de la mer, c'est la substance du progrès, la vraie tradition, la tradition éternelle, bien différente de la tradition mensongère qu'on a coutume d'aller demander au passé enseveli dans les livres et les papiers, les monuments et les pierres<sup>1</sup>. »

---

1. Miguel de Unamuno, *L'Essence de l'Espagne*, trad. Marcel Bataillon, Paris, Gallimard, 1923, 1967, p. 40-41.

C'est incontestablement là que réside la puissance infra-historique. Des mondes au-dessous de l'histoire. Rosa et ses frères et sœurs n'intéressent nullement les généalogistes des bonnes familles sans intérêt, ni l'historien qui ne les saisira pas de son scalpel, plongé qu'il est dans les parchemins des chancelleries ou la dissection des secrets de boudoirs rococo. La lumière de la légende n'atteindra pas les profondeurs où, au lieu de requins et de baleines, se trouve un monde mi-mollusque, mi-végétal, informe et invertébré, qui n'en impose que par son immensité. Le passé ne dit rien de lui. Les documents du monastère de Montserrat disent qu'en 1193 le couple Athaulf et Bianca offrit sa servante, Serena, « et sa descendance » au couvent. C'est dans de tels cas, indirects, par des mentions d'inventaire ou réglementaires qu'affluent à notre mémoire des preuves que dans le monde des chevaliers errants, où les filles des Piast, des Árpád et des Lancastre priaient dans les chœurs des couvents, où les saints et les scolastiques débattaient dans les cours des cloîtres, il existait aussi des sphères d'humanité des profondeurs, et les ancêtres de Rosa vivaient à côté des nôtres. Il est indéniable que ces sphères des profondeurs firent pression sur l'histoire de leur masse anonyme de mollusque et que leur poussée, plus décisive que les ambitions des ministres, éleva l'Espagne, que c'est leur défilé, plus continu que l'expansion des missionnaires, qui conquiert et conserva un continent gigantesque et aujourd'hui encore inexploité. Qu'advient-il si ceux dont « Tercio » est la colonne de tête l'emportent demain ? Qu'advient-il si d'autres dont la milice populaire est le bélier l'emportent après-demain ? Ou la milice populaire d'un autre frère de Rosa ? Est-ce qu'à nouveau un seul de ces mollusques de l'histoire s'arrachera à l'ensemble, entrera dans cette sphère de la vie où les corps

deviennent solides, prennent une personnalité, se hissent jusqu'à un niveau accessible à la sonde de l'histoire ? Les treize enfants restants ne feront-ils que durer, se reproduire, se renouveler, ou entreront-ils ensemble dans l'orbite d'une nouvelle existence ?

C'est de sa situation en dehors de l'histoire, différente de celle de milliers de combattants et de croyants, que Rosa voyait l'histoire. Elle ne songeait pas qu'en traversant en courant la place de Catalogne, le jour de la bataille de l'hôtel Colon, l'on pouvait prendre une balle de plusieurs côtés : elle connaissait la valeur négligeable de sa propre vie. Rosa avait tout vu, les pires choses et l'héroïsme : comment les nonnes avaient péri, comment les ouvriers avaient pris d'assaut les mitrailleuses de l'armée régulière. Une file de camions, tous reliés par des chaînes, avait surgi d'une rue adjacente et foncé à toute vitesse sur la mitrailleuse derrière l'abri. Pas de salut car derrière les conducteurs du premier camion qu'ils avaient abattus ceux des deuxième et troisième se précipitaient sur eux. Par cette simple stratégie de combat de rues, on étouffa l'insurrection barcelonaise. Rosa était partout. Elle vit les soldats jeter leurs vestes d'uniforme pour se rallier à la foule. Elle vit les religieux sortir des monastères en feu, une croix à la main, et la foule les engloutir. Rosa mangea avec des miliciens dans de la vaisselle d'argent dans des palais et reçut trois éventails d'écaille. Puis la révolution victorieuse marcha sur Rosa par dizaines de nouveaux amants de passage. La jolie fille caressa des miliciens et des faiseurs de banderoles, la jeune légion des héros de la révolution et la nouvelle caste espagnole, elle plia sous l'assaut de l'homme, nouveau pour elle, plus fort, plus vorace, taillé plus rudement que ses prédécesseurs.

L'ouragan révolutionnaire s'abattit aussi sur elle en quelque sorte. Ces hommes la prirent comme ils prenaient les chambres somptueuses, les lits douillets, l'argenterie et les places dans les meilleurs cafés, comme ils passèrent des durs pavés des faubourgs aux épais tapis moelleux des riches demeures. La révolution asservit encore plus Rosa qu'elle ne la libéra ni ne l'éleva. Rosa resta Rosa. Elle survécut à la révolution prolétarienne comme elle survécut à la monarchie et à la république bourgeoise, elle survécut à tout cela, ce qui ne fut pas le lot des couvents mais celui de la corrida, par exemple. Les taureaux continuent de se vider de leur sang dans les arènes, les jeunes filles continuent de sourire dans l'ombre des réverbères. Rosa ne s'en étonne pas, ne désire pas quelque chose de différent. Plus encore : Rosa ne croit pas que cela puisse être différent. Rosa a d'autres soucis : à l'automne arrivera une nouvelle concurrence, jeune et fraîche ; de nouvelles jeunes filles arriveront tout comme Rosa est arrivée il y a deux ans de sa Murcie profonde, à la fin des moissons et des vendanges. Les vendanges réclament beaucoup de soins et donc beaucoup de mains, on ne laisse pas partir les jeunes filles alors. Lorsque *la cosecha* est terminée, ces mains deviennent inutiles et ces bouches réduisent la portion quotidienne dans l'assiette. Les Rosa vont en ville, en sachant pour la plupart ce qui les attend. Dans ce pays où le soleil couvre d'or la misère et transforme la poussière des rues en poudre dorée, un rayon d'or se pose sur les filles des rues et en fait des Carmen d'opéra. Sur les marchés, les foires, lors des pardons, l'entrepreneur paye une somme aux parents et s'occupe de placer la jeune fille. Rosa était belle et eut de la chance. L'entrepreneur apprécia cette jeune fille robuste qui souriait sans effort et lui donna une bonne place. C'est ainsi que l'on sélectionne la récolte annuelle de raisin : pour le

vin, l'exportation, la consommation intérieure et les raisins secs. De la même manière, à la seule différence que cela se passe au printemps et non à l'automne, d'autres entrepreneurs évaluent les jeunes taureaux des grands élevages d'Andalousie et d'Estrémadure. Ceux-ci pour Barcelone et Madrid, ceux-là pour Séville et Cordoue, enfin les autres pour Almeria et les derniers pour les petites villes et arènes de quatrième catégorie. Cette année rien ne changera, tout sera comme avant. Il y aura peut-être besoin de plus de jeunes filles que d'habitude.

Rosa m'explique tout cela sans une ombre d'ironie, avec la même compétence qu'un ouvrier d'une usine de tabac m'explique qu'il faut accroître la production cette année, alors même qu'il ne bénéficiera pas de l'augmentation des cadences. Hormis l'horreur et l'héroïsme, la révolution a le visage du laisser-aller, de la permissivité, de la licence. La foule, qui a toujours aimé dépenser, dépense plus que d'habitude. L'énorme masse de la milice populaire, où chacun reçoit dix pesetas par jour, crée une nouvelle classe moyenne, aux plaisirs peu différenciés mais nombreux, pour laquelle les joies de la chair ne sont surpassées par aucune autre. Tant d'hommes sortis du néant, tant de biens changeant de propriétaire, tant d'argent facilement acquis provoquent une animation particulière. Il est facile de le comprendre. Beaucoup de choses ont changé ici, beaucoup de fortunes se sont écroulées à Madrid et à Barcelone, beaucoup de nouvelles puissances et de nouveaux potentats sont nés sur le socle des barricades fumantes. En revanche, à la campagne rien n'a changé ou peu de choses. La Murcie est toujours la province des minifundia, nul arpent n'y est né, uniquement des enfants. Depuis des siècles, la dynamique des conceptions et des naissances qui a peuplé les pampas de l'Amazone, donné le prolétariat des usines de

Barcelone, celui des mines des noires Asturies, contente chaque année avec une nouvelle moisson de femmes faciles l'Espagne des strictes convenances, des vertueuses jeunes filles et de leurs fiancés, des saintes nonnes et des époux fidèles. Dans cet étrange pays où les jurons associent d'une manière inconnue en Pologne la religion et la débauche, la sainteté et le caniveau.

À côté de nous, Rosa reste allongée sur le sable de l'élégante plage. Cette plage, ainsi que trois éventails d'écaille, un changement de clientèle, des nuits passées dans les chambres à coucher virginales des comtesses chassées par la révolution – ce sont toutes les conquêtes sociales de Rosa. Rosa a gravi l'échelle où elle posa le pied le jour de la kermesse religieuse, quand un grand autobus l'emmena hors de sa petite paroisse. Mais l'échelle est restée une échelle et Rosa n'a que peu progressé dans la hiérarchie où figurent des courtisanes raffinées et des fleurs de trottoir. Rosa appartient toujours à ces sphères infra-historiques, à cette humanité des profondeurs d'Unamuno qui n'est pas sondée par l'historien, ni peinte par Vélasquez, pas même par Goya. L'orage qui gronde dans les hauteurs se déverse en torrents d'eau, saccage, inonde, ouvre des précipices et soulève des tourbillons mais déferle bien au-dessus d'elle. Il ne trouble pas, ne menace ni ne modifie la vie végétative de cette masse anonyme qui se compte en millions et dérive à travers le temps, incapable de diriger son destin, mais qui transforme l'histoire sous sa poussée.

## DESTRUCTION ET RENOUVEAU

Il y a tant d'objets dans le large corridor du musée que nous devons maintenant progresser en file indienne. Je n'ai jamais vu un tel désordre de chefs-d'œuvre et de navets, d'art et de camelote. Toutes les figures saintes des chapelles des carrefours de la région de Podhale, tous les saints et les apôtres de l'autel de Wit Stwosz<sup>1</sup> sont descendus dans le couloir du musée qui ressemble à une crypte, à un abri anti-aérien, où l'on se serait réfugié dans l'affolement et changé en pierre, sous l'effet de la terreur. Ce Christ en longue tunique a un visage réellement affligé, une immense douleur maternelle est figée sur le visage en pleurs de la Mater Dolorosa de bois, une Andalouse de l'époque gothique. Nous savons ce que signifie ce groupe de la Sainte Famille qui fuit vers les palmiers de l'Égypte, loin d'Hérode et loin de l'horreur. Il y a surtout ici un grand crucifix, imposant. Il a été arraché à une chapelle du Vendredi saint du monastère de Montserrat, au Montsalvat médiéval, au Saint-Graal et à Richard Wagner. Il était là dans la pénombre, dans un ermitage de montagne, à voir encens et pensées flotter autour de lui, des dos flagellés saigner sous les coups, des générations

---

1. Ou Veit Stoss (1448-1533), sculpteur allemand. Allusion à son retable en bois polychrome à la basilique Notre-Dame à Cracovie.

entières s'agenouiller devant lui, et là on l'a soulevé, jeté dans un camion, véhiculé sur des routes bitumées et posé dans le couloir du musée, remise des choses et des temps passés. Autrefois, on n'osait pas lever le regard vers lui, et voilà que nous le fixons droit dans les yeux, l'observons comme on scrute des objets au musée : les tendons de ses bras et de ses jambes contractés par la sculpture, la courbure des tibias brisés, les côtes de la poitrine dressées en arc au-dessus du creux du ventre. De jeunes miliciens qui, il y a un instant, se moquaient de la perruque d'une pauvre madone de campagne, de surcroît habillée d'une robe en tissu, regardent maintenant en silence ce visage tendu vers le ciel dans un dernier effort du cou, figé par la mort sur la Croix, dans un dernier gémissement des lèvres entrouvertes. Ces hommes ont dû voir la mort et la donner. Ils ont peut-être fusillé sur ordre du tribunal, arrêté de nuit des suspects qu'ils ont emmenés hors de la ville, et simplifié la procédure révolutionnaire d'une balle dans le dos ou la nuque. Ils ont dû faire irruption dans des couvents, y tuer puis y mettre le feu, répétant en cela les scènes décrites par Żeromski<sup>1</sup>. Aujourd'hui au musée en plein jour et au calme, ils voient l'image de la mort. Cette image saisit d'effroi. Le Christ de Montserrat, le Christ du temple légendaire du Graal, d'au-delà des sept mers, des montagnes et des fleuves, est descendu des quatre murs de sa chapelle sur ordre de la révolution. Un camion l'a déposé dans une grande ville moderne, où plusieurs dizaines d'églises, de couvents et de chapelles ont été incendiés et désacralisés. La jeune génération est venue le voir en tant qu'œuvre d'art et objet de

---

1. Stefan Żeromski (1864-1925), écrivain polonais. Allusion à son roman *Popioły* [Les Cendres] (1904) décrivant entre autres la guerre d'Espagne des troupes napoléoniennes.

musée, mais elle le regarde maintenant bien différemment d'une œuvre d'art et d'un objet de musée.

D'année en année, les grandes églises d'Espagne étaient de plus en plus vides, bien que le nombre de cardinaux n'ait pas diminué, bien qu'on ait représenté le pape sur des timbres-poste et bien que le roi ait lu une proclamation, confiant le pays à la protection du Cœur de Jésus, à Cerro de Los Angeles, près de Madrid, au centre géographique de l'Espagne, là où se dresse une statue du crucifié les bras étendus au-dessus de la ville. En dehors de centaines de gens se flagellant dans les églises, dormant sur le dallage de pierres et portant un cilice, des millions d'autres n'avaient aucune idée de ce qu'était la sainte messe. Toute la jeune génération des grandes villes grandissait en prolétaire et en combattant. Elle évitait de loin les églises espagnoles portant à leur fronton les armes de leurs fondateurs, trop semblables aux armoiries des carrosses des ducs et aux boutons de livrée des domestiques des marquis. Subsistait un souvenir, parfois écarté par d'autres et remontant à la tendre enfance, de réunion d'une confrérie ou d'une congrégation, de caramels bon marché offerts par *el señor cura*, de l'odeur douceâtre de l'encens, d'un tout dont les pratiques semblaient stériles et somme toute assez ennuyeuses. Ensuite, la menace des interdits religieux se mit à planer au-dessus de tout cela, le spectre du péché et de la damnation éternelle, trop faible pour se refuser un plaisir, assez fort pour en teinter d'appréhension quelques-uns, au moins sur l'instant. Puis, bien plus tard encore : *señor cura*, l'église, la croix et la religion, tout cela devenait ou semblait devenir un obstacle sur la route vers l'avenir, se retrouvait en travers des grèves, de l'action syndicale, des demandes et des revendications, se confondait avec tous les ennemis.

La religion devint alors vaine et même nuisible : forme sans contenu ou au contenu hostile. Le produit inflammable emmagasiné, il suffisait d'une étincelle pour incendier des milliers d'églises espagnoles. Il suffisait d'un coup de feu pour soulever le vent qui arracha aux églises et déposa au musée bribes et fragments de chefs-d'œuvre. Les miliciens voient le Christ en croix comme leur propriété – il appartient maintenant au *patrimonio del pueblo* – mais aussi comme un objet conquis, un trophée de guerre. Au bout de tant d'années, et peut-être pour la première fois, ils regardent ces autels dépouillés de leur grandeur comme leur chose et non comme leur Dieu et Maître. Une fois dépossédé de la puissance de foules de croyants, d'armées de soutanes, d'argent et d'apparat, ce qui servait à se séparer d'eux, de leurs pères et de leur classe, à endiguer tant d'efforts, de flambées de révolte, n'est qu'un objet de musée, nu, démuné, comme ce condamné dont il représente la souffrance. Et visiblement il commence à leur parler ici, pour la première fois, par l'expression de sa souffrance. Les miliciens se taisent. Mon *cicerone* brise le silence gênant : « C'est une œuvre magnifique, non ? » Les miliciens ne lui répondent pas comme s'ils pensaient à quelque chose qui ne relève ni de l'art ni de la valeur.

Les musées espagnols sont tout à fait à part des autres musées et leurs conservateurs sont les meilleurs au monde. Le Prado de Madrid, qui est dix fois plus petit que le Louvre ou les musées londoniens, offre un trésor des plus beaux chefs-d'œuvre, un choix de bijoux du plus grand éclat. L'esprit doctrinal gouverne les musées soviétiques qui calculent le nombre de boisseaux de seigle qu'a coûté cet ostensor, ou le pourcentage d'aristocrates, de militaires, de religieux et celui de paysans et d'ouvriers parmi les saints des fresques de la cathédrale Saint-Vladimir à Kiev. Or,

depuis bien longtemps, le musée de Barcelone a déniché chaque carreau de mosaïque romaine, chaque architrave, chaque petite colonne de cloître des monastères romans détruits et les a réinstallés dans un cadre recréant leur environnement, les a murés dans des voûtes pareilles à celles d'églises fortifiées, dans des arcs et des absides, les a disposés dans l'ombre ou la lumière, à la lueur des cierges ou à la clarté filtrant à travers de petites vitres gothiques, cerclées de plomb. Dans l'une des salles de ce musée, sur des colonnes ébréchées par les siècles, venues d'édifices depuis longtemps disparus, sont dressées des madones belles et élancées, aux visages jeunes ou enfantins, aux sourires maternels pour leur nouveau-né, emmitouflées dans les pans de pierre de leurs robes gothiques. Une rangée de madones de pierre, portées par les chapiteaux des colonnes, s'avance vers nous. Pour ces miliciens qui ont tous suivi un cours d'athéisme, elles ne sont qu'une forme de cette « légende néfaste », histoire naïve d'une vierge mère d'un homme fils de Dieu, thème que les savants retrouvent dans beaucoup de religions du passé, thème prosaïque pour l'homme de la rue et qui ne se laisse pas expliquer par un miracle. Un sourire blasphématoire apparaît sur les lèvres des miliciens et se fige à mi-chemin.

Une beauté religieuse émane de chacune des dix-sept madones gothiques, romanes, Renaissance et des plus ordinaires, une beauté authentique, dissimulée dans les yeux baissés, les bras fléchis, les plis de la robe. Cette beauté commande le respect et par son caractère irrationnel occulte toutes les explications impies de l'origine divine du Christ. Dans les madones les plus anciennes, à peine dégrossies, toute la beauté se cache au coin des yeux et de la bouche, dans l'inclinaison de la tête, dans le front pensif. Toutes ces madones ont été placées ici, bien avant la révolution,

en tant que sculptures de valeur, œuvres d'art, et toutes contredisent clairement le fait de n'être qu'œuvre d'art, qu'incarnation de la beauté féminine différente du modèle antique. L'inspiration qui les fit naître est certainement distincte de l'émerveillement devant la beauté physique, que ressentait Phidias devant Aspasia ou Canova devant Pauline Bonaparte. Les jeunes soldats de la milice populaire ont appris qu'il n'y avait pas d'inspiration divine dans l'Écriture sainte, les Évangiles ou l'Apocalypse, contrairement à ce qu'enseigne l'Église. Et ils songent maintenant que ces statues d'artistes inconnus, petits et ordinaires, dont l'histoire a perdu le nom, sont le fruit de la plus profonde inspiration, d'une grâce qui fait sentir l'inconcevable, d'une spiritualité qui permet de figurer l'immatériel. Dans d'autres salles, nous passons à côté de Vénus romaines mutilées, arrachées à des temples effondrés, de déesses exhumées aux noms oubliés : une trace de la beauté humaine s'échappe des blocs de marbre fissurés, mais il n'y a qu'ici, auprès des madones descendues des autels des églises que nous trouvons l'image non de la beauté humaine, non de la race et de la terre, mais du divin.

Des plaques d'autels en argent sculpté, des triptyques arrachés à des églises en feu, des cadres et des fragments de chaire, des tabernacles et des ostensoirs ont été apportés là. Ils ont été jetés en désordre, pêle-mêle avec les chasubles et les étoles, l'argenterie et la porcelaine, la camelote et les trésors inconnus dans nos couvents du Nord. L'Église fut dépouillée en une journée de toutes les œuvres que l'inspiration religieuse de siècles entiers lui avait apportées à travers l'art. Le musée protège ces vestiges – car il ne s'agit clairement que de vestiges – que la révolution n'a pas dispersés, que des mains avides n'ont pas déchiquetés, que l'esprit de la destruction n'a pas saccagés et jetés au

feu. Pourquoi avoir détruit avec autant d'acharnement, de fureur, de passion ?

Cette question ne trouve malheureusement pas de réponses satisfaisantes et beaucoup sont mensongères. En particulier celle qui avance que les églises et les monastères étaient des places fortes d'où l'on tira sur la foule. À Barcelone, où la révolution prit son tour le plus sanglant le 19 juillet, l'accusation, discutable voire fallacieuse, concerne uniquement trois monastères. Comment expliquer alors que les trente-deux autres aient été incendiés, alors qu'ils n'étaient pas en cause ? Ce ne sont pas les églises mais l'hôtel Colon et deux bâtiments militaires du port qui furent les principaux théâtres du coup d'État militaire. L'hôtel Colon n'a pas été incendié, alors qu'il était le quartier général du général Goded, pas plus que les bâtiments du port n'ont été détruits, alors que c'est de là que sont partis les tirs les plus nourris et les plus meurtriers pour la population. Aucune des maisons du centre-ville d'où on tira sur la milice ne fut incendiée, à moins de combats au corps à corps. En revanche, les églises ont presque toutes été la proie du feu ou de la destruction, hormis la cathédrale. Les chefs du soulèvement, les officiers et les généraux ont été arrêtés et jugés. Pas les prêtres et les nonnes. Ils furent tués sur place.

L'on pourrait aller au-delà de Barcelone. À Barcelone, il y eut des prêtres et des sœurs qui parvinrent à fuir, trouver un refuge et se cacher, car c'est une ville grande comme Varsovie. Mais en province, tous les prêtres furent tués. À Tarragone, le Gniezno<sup>1</sup> catalan, rempli d'églises et de monastères, il y eut un véritable massacre. La campagne

---

1. Capitale de la première dynastie polonaise des Piast et premier archevêché catholique de Pologne en 992.

espagnole, aussi loin que la révolution y avait progressé, perdit ses prêtres. La steppe castillane, la *sierra* nue et les collines rocheuses offrent des points de vue dégagés qui ne sont pas favorables aux cachettes. Les évêques, dont beaucoup se trouvaient à Rome ou profitaient de l'été à San Sebastián, capitale estivale de l'Espagne, en réchappèrent en général. Mais le bas clergé de l'un des pays les plus catholiques fut liquidé bien plus brutalement qu'au Mexique et encore plus brutalement qu'en Russie. En conséquence du soulèvement militaire, les autels eurent à souffrir davantage que les monastères. Les révolutionnaires eux-mêmes n'affirment pas que tous les curés tiraient sur le peuple ou la milice, de tous les clochers de campagne, le 19 juillet. Mais tous furent massacrés. La première hécatombe de la Révolution française frappa les aristocrates et les courtisans ; celle de la révolution russe, les propriétaires terriens ; celle de l'espagnole, les prêtres. On parle de politisation mais il est peu étonnant que le clergé espagnol n'ait pas nourri beaucoup de sympathie pour les anarchistes et les communistes, et l'on ne peut lui en vouloir. On parle de débauche et cette accusation revient très souvent mais, même si nous lui donnons foi, elle ne justifie toujours pas un massacre. Et de ce que m'ont rapporté des hommes aussi crédibles que Ventura Gassol, ministre catalan de l'Éducation, ou Miravilles, le jeune chef de la milice de Barcelone qui sortit vainqueur des combats de rue, les cas de coopération des prêtres avec le soulèvement furent rares et ne jouèrent aucun rôle. Et enfin, les moines d'un monastère occupé par l'armée étaient aussi peu coupables que les propriétaires de l'hôtel Colon, lui aussi occupé, afin de servir de base à de futures opérations militaires.

J'oserai pourtant avancer que la révolution populaire devait avoir un instinct sûr de ses intérêts lorsqu'elle dirigea toute

la puissance de ses coups non contre l'armée, non contre les banquiers, non contre les phalangistes de la jeune Espagne, mais contre les églises et les monastères. Instinct sûr, en ce sens où elle frappa ce qui était la plus grande force morale sur son chemin. Tout ce qui était la vieille Espagne, l'Espagne du passé, se fondait sur l'Église, dans un pays où les rois abandonnaient le trône pour entrer au monastère, un pays où ils construisaient leurs palais et des monastères. Ce n'est qu'à cette frontière de la menace musulmane que le féodalisme et l'esprit du féodalisme se sont confondus à ce point avec le catholicisme et ont créé avec lui le grand édifice de l'État moderne de Charles et de Philippe, en rassemblant de petits royaumes de montagne. Pourtant, le but avait été atteint bien avant, des siècles auparavant. L'édifice et les liens de subordination perduraient, le *grand* était toujours un *grand*, l'officier un chevalier. La tâche de toute cette machine avait été accomplie et l'on n'en trouvait pas de nouvelle. L'effort pesant sur les masses demeurait le même. Elles vivaient autrefois à l'ombre de l'église et du château, et l'on voulait qu'elles vivent désormais à l'ombre de l'usine et de la mine. Seule une idée pouvait être assez forte pour exiger des hommes une telle vie et l'Église fut cette idée. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'Église d'Espagne ne trouva pas de nouveaux Jiménez qui se seraient fixé des objectifs nouveaux, modernes, et auraient engagé toute leur force, toute leur puissance morale à les réaliser. Elle ne réussit qu'à parrainer l'action électorale de Gil Robles. Tout comme le régime monarchiste crut prouver sa raison d'être en goudronnant les routes avec zèle. Ce qui était bien insuffisant pour l'Église catholique et les héritiers de Charles V. Difficile de justifier son droit au pouvoir et au gouvernement des âmes avec ce seul argument ! Les masses révolutionnaires parties à l'assaut, ayant trouvé leur ennemi dans ces deux

grandes forces espagnoles, les frappèrent le plus durement. Du point de vue de la lutte, leur instinct était sûr car l'on incendia les plus belles églises, l'on détruisit les plus beaux chefs-d'œuvre – hommages du talent de l'Espagne à l'Église. Pourtant, lorsque la foule se trouva devant le portail gothique d'une église, un tableau du Greco, un crucifix médiéval, il s'agissait d'un retour en arrière et d'une défaite.

Il s'agissait d'un retour en arrière et d'une défaite mais ce fut aussi le moment où le couteau de dissection de la doctrine rencontra la résistance la plus sévère. Dès lors, il lui fallut non seulement trancher ce qui pouvait encore permettre à l'Église de gagner mais sectionner aussi ce qu'il y avait de plus espagnol, de plus personnel. Ces crucifix d'un réalisme effrayant, ces Greco à l'expression surhumaine, ces madones nées de l'inspiration du sculpteur, ces portails de litanies de pierre ne peuvent être séparés du catholicisme ni de l'hispanité. Ce n'est qu'en les détruisant que l'on peut séparer l'Église de l'État, ce qui est catholique de ce qui est espagnol dans un tableau de Murillo ou une *Descente de Croix*. Les coutures de l'art, les coutures de l'idée qui conférèrent une profondeur inédite à l'inspiration lient indissolublement le catholicisme et l'hispanité, en dépit des milices populaires et des mauvais prêtres, en dépit de Queipo de Llano et de la Pasionaria, quel que soit celui qui demain ou dans cent ans sera le maître de Madrid. L'on peut transporter les œuvres des églises espagnoles au Vatican, en Pologne, en Cochinchine, mais les christs et les madones ne feront que célébrer la grandeur de l'art espagnol dans les églises de Rome ou de Cracovie. L'on peut placer tous les Greco et les Murillo dans des musées athées et les générations futures qui ignoreront tout des papes, de la confession, de la messe et du rosaire pourront encore dire qu'aucune religion, aucune idée ne s'est exprimée dans l'art avec un tel éclat de beauté surhumaine.

Il ne restait plus qu'à incendier, à détruire, et de fait la foule mue par son instinct détruisit ce que ses chefs n'auraient pas voulu détruire. Elle détruisit pour que plus jamais sur sa terre, par effroi devant ce christ, par émerveillement devant cette douce madone, ne naissent églises et clergé, domaines ecclésiastiques et féodalité, cette momie desséchée perdurant jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Dans les salles du musée de Barcelone, la ville des drapeaux rouges et des prêtres assassinés, la religion parle aux milices populaires et aux combattants des barricades, aux socialistes et aux anarchistes, par le biais de cette beauté née de leur sang, de l'esprit de leur nation et de leur race. Lentement, les salles du musée se transforment en église. Le christ agonisant de Montserrat est son propre autel.

Il est impossible de séparer cela. Il était possible de détruire et l'on a beaucoup détruit, mais ce qui est resté continue d'envoûter la nation, l'une des plus sensibles aux impressions artistiques. Il est impossible de séparer les œuvres d'art de la religion, la religion de la nation qui a justement exprimé sa foi à travers l'art. Dans un tel musée, à cet instant, on comprend la fureur de destruction dont la foule espagnole était possédée, fureur dont tous ont honte et que nul n'arrive à expliquer. Dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, il y a une scène où Metternich explique au duc de Reichstadt que ce n'est pas le sang de l'Empereur qui coule dans ses veines, pas les traits du Corse qui dessinent son visage, mais qu'a pris le dessus ce qu'il tient de sa mère, tout l'épouvantable passé habsbourgeois, austro-castillan, fait de malédiction et d'impuissance :

Peux-tu te regarder, la nuit, dans cette glace,  
 Sans voir, derrière toi, monter toute ta race ?  
 – Vois, c'est Jeanne la Folle, au fond, cette vapeur !

Et ce qui, sous la vitre, arrive avec lenteur,  
C'est la pâleur du roi dans son cercueil de verre !

Et le fils de Napoléon, effrayé, brise le miroir où on lui a montré sa filiation haïe mais incontestable : il veut tout oublier de ce qui est son passé et sa hantise. Il n'a pourtant fait que casser le miroir, rien de plus. L'ombre blême de Jeanne la Folle continue de planer et il voit toujours le regard angoissant de don Carlos. Ce passé de tragédie et de dégénérescence le poursuit. Au pied d'un portail espagnol, d'un Greco et d'un christ, l'instinct de la révolution, de la rupture totale avec le passé, pour les siècles des siècles, a pu s'éteindre chez ces hommes. Quoi qu'il arrive, le passé les suit, les regarde dans les yeux, les touche au cœur. Tôt ou tard, la foi ressurgira, figée par l'inspiration dans cette beauté créée par l'homme, à l'époque de sainte Thérèse et de Jean de la Croix et préservée jusqu'à notre époque. Elle touchera d'abord les meilleurs, les plus impressionnables, les cercles les plus larges. Elle fera renaître le désir de ce qui est au-delà de nous, de ce que ne produisent pas les kolkhozes, de ce que n'épuisent pas les efforts des plans quinquennaux, ni un bien-être accru, ni un poste de radio, ni un congé payé ou une Ford. L'on ne sait même pas quand elle les fera s'agenouiller, joindre les mains comme leurs aïeux oubliés, l'on ne sait même pas quand elle leur arrachera de la poitrine un cri de nostalgie et de gratitude – une prière quotidienne.

## FINIS CATALONIAE ?

Trois jours après mon arrivée à Barcelone, je remis des lettres de recommandation à deux dignitaires : Ventura Gassol, poète, ministre catalan de l'Éducation, et Jaime Miravilles, auparavant enseignant dans une école technique ouvrière, aujourd'hui chef des milices populaires catalanes, victorieux lors des combats de rue. Hormis un accueil extrêmement chaleureux, je reçus des autorités un nouveau laissez-passer, pourvu d'une multitude de signatures et de tampons. Le lendemain, je demandai la réquisition et la mise à disposition professionnelle d'une chose aussi indispensable qu'une voiture. Cette requête tout à fait naturelle fut réglée positivement, en un temps record : moins d'une demi-heure. La machine bureaucratique révolutionnaire, lourde et lente quand il s'était agi de questions de passeport, témoigna d'une efficacité étonnante, née d'une pratique visiblement acquise lors des premières semaines du bouleversement. En sortant, je songeai que dans ce pays merveilleux il était plus facile d'obtenir la voiture de quelqu'un d'autre que son propre passeport.

Je dois cependant tomber le masque et admettre que ce magnifique plan ne venait pas de moi mais avait été imaginé par le propriétaire de la voiture réquisitionnée, ma nouvelle connaissance, ce de Vergnolles qui réfléchissait intensément

à la meilleure manière de soustraire son véhicule au sort de toutes les voitures espagnoles. De Vergnolles arriva à la conclusion que la meilleure protection de l'épidémie de « réquisition » était le vaccin bénin d'une réquisition apparente ou consentie. C'est à sa demande que je me rendis auprès des autorités compétentes, expliquai le but de mon séjour, indiquai le numéro d'immatriculation de la voiture désirée et réglai quelques autres détails. Je ressortis avec le document requis et de Vergnolles acheva l'opération en obtenant le document certifiant qu'il était le chauffeur affecté à cette voiture. En tant que chauffeur, il obtint une licence et le droit de se déplacer « dans tout le territoire antifasciste ». Voilà comme de bourgeois honni l'on peut devenir un prolétaire privilégié, digne de confiance, et de surcroît conserver sa propriété. Dans quelques jours, nous partons pour Madrid en passant par Valence et La Manche. Nous traverserons la moitié de l'Espagne en proie à l'incendie révolutionnaire comme l'Ukraine en 1918<sup>1</sup>, nous nous fraierons un chemin à travers la contrée en flammes de Don Quichotte. Ce de Vergnolles est très déplaisant avec sa particule à l'authenticité douteuse et ses subterfuges pour protéger sa voiture et flouer la révolution. Mais je vois un intérêt à cette équipée, surtout en ce moment, et je finis par capituler.

Néanmoins aujourd'hui, tous ne sont pas uniquement préoccupés de protéger leur vie et ce qu'ils peuvent de leur propriété. De Vergnolles répète sans les comprendre les grands mots sur la révolution prolétarienne : en fait pour lui leur sens se réduit à sa villa de Paralelo et sa limousine. Et plus d'un milicien, plus d'une jeune fille, plus d'un

---

1. Expérience qui fut celle de l'auteur enfant, de sa mère et son frère cadet.

révolutionnaire et prolétaire authentique perçoit de même tout son avenir proche. Il est ivre de son ascension sur l'échelle sociale qu'il a finalement piétinée, de sa victoire sur les officiers, les banquiers et les prêtres, les intellectuels qui le sermonnent à la radio et dans la presse, et des nouvelles conquérantes qui parviennent du front. Il lui est difficile, à lui aussi, de saisir l'ensemble des faits, effets et suites de ce qui est intervenu. Mais il y a d'autres gens en Catalogne pour lesquels le monde ne se résume pas à une voiture et à une villa et dont la profonde connaissance de l'humain, l'intelligence alliée à l'éducation leur permettent d'appréhender ce que les autres ne voient pas.

Mon autre connaissance est de ceux-là, pour son malheur. Son malheur n'a rien de personnel et n'est pas lié à la perte d'une voiture ou d'un patrimoine, voire celle de proches ; son malheur s'élève dans la stratosphère, bien au-delà de ceux susceptibles d'émouvoir les de Vergnolles. C'est le malheur d'un intellectuel épris d'idées. C'est le malheur d'un progressiste, d'un socialiste même et d'un Catalan.

C'est avant tout le malheur idéologique d'un Catalan face à cette révolution. Le nouveau gouvernement catalan réside dans le palais de l'ancien conseil de Barcelone, l'équivalent du sénat vénitien de la reine des mers espagnole. Des générations entières de Catalans ont rêvé d'une république autonome. Mais mon ami sait qu'il ne s'agit que d'une apparence, que la souveraineté de la Catalogne, ondoyant au loin depuis des siècles, se trouve maintenant sur le même plan que la souveraineté de l'Ukraine ou de la Géorgie, au lieu d'atteindre celle de la Lituanie ou de la Lettonie. La question catalane, manifestée avec tant d'insistance au cours des dernières décennies, est maintenant en train de s'effacer et non d'aboutir. Qu'en était-il de cette question catalane ?

Une classe bourgeoise et petite-bourgeoise prééminente, née plus vite que dans le reste de l'Espagne, imprégnée d'idées européennes – alors que la Castille s'en défendait farouchement – telles que le libéralisme, une aversion pour la domination tripartite : militaire, noble et cléricale, une opposition au centralisme de la capitale. Ils ont lutté pour leur propre langue à l'école et dans l'administration, leur propre littérature, ont exhumé de l'histoire leurs propres héros nationaux, dans lesquels ils ont cherché les ancêtres du combat contre Madrid – mais tout ceci n'était que l'édifice qui s'appuyait sur un terreau social. Il continue d'exister depuis la révolution du 20 juillet. Sa base sociale, elle, a été précipitée dans l'abîme. Il n'y a plus de question catalane aujourd'hui. De Vergnolles l'ignore, les miliciens l'ignorent, Companys occupé par le combat quotidien l'ignore aussi peut-être. Mon ami, lui, le sait bien.

La question catalane n'existe plus aujourd'hui car la bourgeoisie moderne qui s'en était emparée et l'avait fait émerger ne réussit pas à lui assurer la victoire durant la période du libéralisme, de l'épanouissement de tout type de bourgeoisie. Et le renversement de la monarchie et l'autonomie catalane sont arrivés comme un fruit tardif d'automne, le fruit d'un arbre qui avait cessé de porter des fruits, comme la conquête d'une classe qui appartient politiquement au passé. La question catalane n'existe plus car la nouvelle classe ouvrière qui advient en ignore tout. Ce qui s'explique par différents facteurs, parmi lesquels on trouve surtout l'industrialisation, particulièrement massive, de la Catalogne. La population de la Barcelone industrielle représente la moitié des habitants de la Catalogne. Une telle proportion parle d'elle-même. Le prolétariat ouvrier de Barcelone est influencé depuis des années par l'anarcho-syndicalisme qui appelle à la fédération de toute l'Espagne, sans en retrancher la Catalogne.

Ce prolétariat, comme beaucoup d'autres, n'a pas témoigné beaucoup d'intérêt pour les questions de langue et de nation. Et enfin, il a été fortement infiltré par des éléments espagnols, de Castille, d'Andalousie, de Murcie. Un quart des habitants actuels de la Catalogne n'y est pas né. Le combat du 20 juillet s'est déroulé sous les étendards du socialisme et du communisme, de l'anarchisme et du syndicalisme, des trotskistes et des staliniens, et dans ce déluge de rouge les couleurs catalanes n'étaient que décoration vide de sens. Accusés d'être bourgeois, de nombreux journaux catalans ont été fermés et les partis et organisations catalans dissous. La gauche catalane joue un rôle de plus en plus mineur dans le gouvernement, où entrent des ministres de plus en plus rouges. Pas parce qu'elle est catalane mais parce qu'elle n'est pas prolétaire. Les coups portés aux positions sociales remettent également en cause les acquis nationaux. La monarchie espagnole n'aurait jamais été capable d'unifier le pays au point où le fait la révolution prolétarienne.

Il est trop tôt pour dire ce qui va arriver mais, si la révolution l'emporte, les gouvernements seront plus ou moins semblables aux soviétiques, avec une plus grande influence des capitaux étrangers peut-être, moins dans le style russe et plus dans le style mexicain. Si les militaires l'emportent, le temps viendra d'une réaction féroce. Queipo de Llano, le général histrion, qui tous les jours profère injures et malédictions à la radio sévillane, ne parle des Catalans que comme « ces chiens de Catalans ». Quoi qu'il en soit, le sort de la question catalane semble réglé. Elle finira dans les archives de l'histoire, tout comme la classe à l'apogée de laquelle elle était apparue et dont elle ne réussit jamais à se séparer.

Le développement, le développement industriel. Une dizaine d'années avant la guerre encore, l'industrie n'était

pas concentrée mais disséminée entre de petits ateliers, de nombreux entrepreneurs et peu d'ouvriers. Les années de guerre et de fournitures militaires l'ont modernisée, ont porté son prolétariat à des centaines de milliers d'individus qui ont constitué une grande classe sociale. Mais de nouveau, le besoin de main-d'œuvre bon marché a fait rechercher l'ouvrier de la Castille pauvre, de la Murcie morcelée en lopins. Le paysan catalan était instruit et prospère, il avait beaucoup de terre et peu d'enfants. En Catalogne, la question agricole n'existait pas, c'est celle des minifundia de Murcie, des latifundia d'Andalousie qui, avec son ouvrier moins cher, a sapé les bases nationales catalanes. Les Rosa et les frères de Rosa.

Impossible de ne pas y songer. Toute cette guerre passe sur leurs vies et leurs corps. Les nonnes assassinées dans les couvents, les ouvriers-miliciens qui périssent sur le front, le soldat du « Tercio » fusillé par les gouvernementaux, tous viennent de là. Muets et anonymes, ils avancent en dessous de ce que l'on appelle l'histoire. Ils ne comprennent même pas leur rôle, ignorent ce que provoque leur affluence annuelle aux usines de Barcelone. Ils seraient bien étonnés si on leur disait qu'ils ont scellé une fois de plus le destin d'une question nationale en Europe, qu'ils ont réalisé ici ce que Bismarck fut incapable de faire dans la région de Poznań<sup>1</sup>. Ils ne connaissaient même pas l'existence de ce qu'ils ont détruit. Et c'est pourtant cette masse infra-historique, poussée par la misère et le besoin de travail, multipliée en millions, frayant le chemin à un prolétariat

---

1. Allusion au *Kulturkampf* et à la Commission de Colonisation, favorisant l'arrivée de colons allemands destinés à submerger la population polonaise habitant cette région, annexée par la Prusse lors du deuxième partage de la Pologne en 1793.

## ESPAGNE ROUGE

conscient, qui a créé ici l'histoire. C'est elle qui achève l'unification de la Catalogne avec l'Espagne, sa dépendance à la Castille. Par un étrange hasard de l'histoire, elle poursuit ainsi l'œuvre du premier Bourbon sur le trône d'Espagne : Philippe V, petit-fils du Roi-Soleil, qui écrasa dans l'œuf le séparatisme catalan. Comment ces héritiers imprévus termineront-ils son œuvre, inconscients qu'ils sont de le faire ?

« C'EST ALORS QUE DON QUICHOTTE... »

Nous filons sur la route de Valence, entre les montagnes à droite et la mer à gauche, parmi les rochers et les oliveraies de l'affluente campagne barcelonaise. Mais avant chaque *pueblo*, hameau, village ou ville, nous attendent des sentinelles en armes, tout comme au Moyen Âge. Là où subsistent des restes de chemin de ronde, cela évoque vraiment les siècles passés. D'autant que la plupart du temps la garde ne possède pas de carabines. C'est une sorte de levée en masse d'armes de civils de tous les genres et toutes les époques. Il y a des pétoires de veilleurs de nuit, des fusils de chasse anglais, des carabines qui ont certainement tiré sur les cheveu-légers de l'empereur Napoléon. Les sentinelles ne sont pas des militaires, encore moins la police, ce sont des paysans locaux, des gamins de quinze ans aux vieillards de soixante. À la vue de la voiture, quelques-uns quittent le banc où ils étaient assis et se postent sur la route, en levant leur arme en l'air :

– *Alto !*

La voiture s'arrête et de Vergnolles au volant tend notre sauf-conduit au premier qui se présente. Le paysan le prend et commence à l'examiner lentement. Les autres regardent par-dessus son épaule. Cela dure longtemps, très longtemps, et nous ne sommes jamais sûrs de savoir s'il n'est pas en

train de faire semblant de lire. Lorsque la lecture se prolonge, de Vergnolles ajoute parfois un commentaire, comme par mégarde. Les hommes répondent alors rapidement en espagnol « ah, ah » comme s'ils étaient justement en train de lire ce que leur dit de Vergnolles et étaient parfaitement au courant. Parfois ils posent une question, alors de Vergnolles, sans égard pour la question, sort un deuxième document, celui de la « réquisition » de la voiture et de son affectation à mon service, et le met sous le nez de la bande. En général à ce moment-là, je sors mon sauf-conduit personnel et les deux miliciens assis à l'arrière de la voiture ont un mouvement d'impatience. Ce sont deux jeunes hommes fiancés à deux sœurs ; ils logeaient à notre hôtel et devaient se rendre à Madrid, ils nous font office d'escorte. Leur *mono* bleu marine de miliciens, leurs carabines et leur apparence de prolétaire font impression :

– *Passa !*

Mais à la sortie du *pueblo*, la même scène se répète, nouvelle garde et nouvelles questions. À nouveau des visages de paysans, sévères, méfiants et plutôt obtus qui se penchent vers la vitre. Évidemment cela peut sembler insupportable, d'autant que cela se répète tous les vingt kilomètres, que l'on ignore si l'un d'entre eux ne va pas nous prendre pour le général Franco qui tenterait de passer furtivement, qu'il n'y a pas de *pueblo* à cet endroit et que ces gardes sont nombreux à avoir déjà versé le sang. Sauf qu'en échange nous avons gagné une chose précieuse pour un automobiliste espagnol : de toute la route de Barcelone à Valence, aucune pierre n'a été lancée contre la voiture et cela fait longtemps que l'on n'avait connu une telle sécurité. Nous roulons assurés que personne ne nous crèvera un pneu à un arrêt, ne nous volera une valise, ni n'incendiera le véhicule, ce qui était très fréquent à une époque. La révolte envieuse,

la révolte qui éclatait sporadiquement à la vue de limousines étincelantes est maintenant dépassée. La révolution est devenue le pouvoir : elle arrête nos voitures, nous ordonne d'attendre, de montrer nos papiers, d'expliquer le but de notre voyage. Nous devons le faire à chaque *pueblo*, nous devons le faire pour le paysan qui ne sait pas lire, pour le valet de ferme, « le gars à la fourche » comme on dirait en polonais, voire « la fille aux vaches » comme on dirait de nouveau en polonais. Ils peuvent nous stopper, nous fouiller, décider si nous continuons notre route ou pas, nous les intellectuels, les propriétaires d'automobiles, les journalistes étrangers, que sais-je encore. Tout cela définit leur pouvoir mais n'épuise pas leur rôle. Leur rôle est de veiller à empêcher quelqu'un de suspect de se faufiler ou la révolution de s'éteindre sur leur petit périmètre, la révolution qui est faite justement d'un ensemble de victoires dans des petits coins perdus de ce genre. C'est une lutte où ils sentent leur infériorité. Ce paysan qui sait à peine lire, comment va-t-il se retrouver dans les documents, les tampons et les signatures, surtout quand un de Vergnolles les lui exhibe l'un après l'autre ? Ce paysan sait qu'il a affaire à un intellectuel qui l'attire sur un terrain où il peut le vaincre facilement, que le combat dans ces conditions est parfaitement inégal, malgré les fusils et les mousquetons de la garde, et que les mailles du filet sont très larges. C'est pourquoi il essaie de gagner comme il a gagné les combats de rue, par le nombre. Il ne se contentera pas d'une garde, d'un interrogatoire. Il placera des gardes partout, presque à chaque carrefour, aux entrées et aux sorties des villages. Peut-être que le poisson qui s'est glissé à travers dix mailles sera pris à la onzième, douzième, trentième, et justement parce que chacune de ces mailles est mal nouée il faut qu'il y en ait autant que

possible. « Le gars à la fourche » est bien conscient, et douloureusement, de sa gaucherie dans ce domaine.

La bureaucratie révolutionnaire naît précisément de ces deux facteurs : l'ignorance et la révolution. La révolution qui donna le pouvoir à ces hommes, au moins localement, et l'ignorance qui les gêne dans l'exercice de ce pouvoir. La bureaucratie crée des monceaux de difficultés ennuyeuses et stériles sur les routes d'Espagne. Je crois qu'un espion habile passera à travers, sans difficulté malheureusement, alors qu'un innocent aux nerfs peu solides sera très facilement pris dans la nasse. Face aux ruses de l'espionnage moderne, ces hommes sont aussi misérablement armés que leurs camarades avec leurs fusils napoléoniens, leurs carabines des guerres carlistes. Mais intervient ici quelque chose de plus important que tout le reste : une responsabilité. Ces hommes comprennent parfaitement qu'ils sont responsables de la révolution et de la République, qu'ils sont affectés à leur garde, que l'on leur en a confié le sort dans une Casa de la Montaña, Villanueva, Barnabo Viejas, quelconque. L'histoire du grand bouleversement, son sort et son avenir, tout cela repose actuellement sur les épaules de centaines de milliers de gens semblables, de la Cantabrique jusqu'à Gibraltar. Auparavant, ils pouvaient vivre sans ce souci, le besoin de livres et d'éducation ne se faisait pas sentir ; tout comme en Pologne, les parents n'envoyaient pas volontiers à l'école leurs enfants qui étaient utiles pour faire paître le bétail. L'enseignement est devenu une nécessité maintenant, une condition pour s'élever, se libérer et conserver les positions acquises. L'homme qui en ce moment tourne et retourne, impuissant, ce document incompréhensible entre ses mains, sait que pour compter dans ce pays, il doit briser le mystère qui sépare ses yeux de la teneur du sauf-conduit.

Nous dépassons des villas du bord de mer, clôturées et vides, des maisons incendiées. À Tarragone, toutes les églises ont été incendiées. Tarragone était une ville d'églises et de monastères, mais aussi d'usines et de quartiers ouvriers. Lorsque nous arrivons à Valence, c'est déjà le soir, le soleil se couche sur la mer. De grands boulevards remplis de monde comme à Barcelone, des foules d'ouvriers en promenade avec des carabines. Les hôtels sont placés sous séquestre. Nous nous rendons au local du Front populaire pour nous faire attribuer une chambre. Nous tombons en plein dîner, l'atmosphère est délibérément cordiale. On est attentif ici à l'impression que le journaliste étranger retirera de Valence. La conversation alimentée par le bavard de Vergnolles est rapide. Après le dîner, deux dignitaires révolutionnaires proposent de nous montrer la vie nocturne de Valence. Nous allons en voiture jusqu'à un petit théâtre, incroyablement sale et délabré avec des décorations de pacotille. Toute la salle est occupée par des miliciens. Ce sont des types bruns, hâlés, pas rasés depuis des semaines, rentrés du front d'Aragon pour une permission et la représentation leur est destinée. Une petite comédie d'un intérêt douteux, avec des intermèdes assurés par un ballet vraiment excellent, déshabillé au-delà ou plutôt en deçà des limites de la décence. Les soldats regardent subjugués, comme s'ils n'avaient jamais vu de femmes bien faites jusqu'ici mais seulement des laiderons difformes. La chaleur de cet enthousiasme avide ondule dans la salle. Mon compagnon de gauche me montre celle-ci d'un geste large et m'explique en français : « C'est la révolution qui a donné tout cela à ces gens. » Dans le hall, il y a une vieille affiche d'avant la révolution. En effet, ne serait-ce que le prix élevé des places faisait de ce théâtre un lieu inaccessible.

La politesse et la coquetterie révolutionnaires de Valence vont même encore plus loin. Ils nous emmènent à notre lieu de résidence. Il ne s'agit pas d'une simple chambre d'hôtel. Nous roulons sur un beau boulevard, vide et sombre, pour finir par arriver dans le jardin ombragé d'une villa. C'est la maison d'un riche commerçant, fusillé sur ordre du tribunal populaire ou peut-être sans ordre. La villa est vide, inoccupée, mais les meubles n'ont pas encore été débarassés. Durant la représentation au théâtre, on a apporté ici des draps, préparé la baignoire et l'on nous propose de choisir notre chambre. Nos influents camarades nous ont quittés en nous souhaitant une bonne nuit et les miliciens qui y sont délégués nous montrent les pièces, visiblement quittées dans la panique. Des papiers sont éparpillés partout, des livres ouverts sur une table. Cela me fait malgré tout une drôle d'impression de fureter ainsi de nuit, dans une maison étrangère. Je suis pourtant le seul à ressentir cela. De Vergnolles renifle tous les coins sans vergogne, évalue la richesse de l'ennemi fusillé du peuple, et qui sait s'il ne mettrait pas un sucrier d'argent dans sa poche s'il s'en trouvait encore un. Les jeunes miliciens qui font la route avec nous sont plus sympathiques. Ils sont entrés avec discrétion dans une chambre immaculée de jeune fille et se sont glissés dans les draps blancs des lits étroits, sans poser de question. Ils m'ont souhaité bonne nuit avec un petit commentaire amusant, exprimant, semble-t-il, le regret que les précédentes habitantes de cette chambre ne soient pas là pour leur tenir compagnie. Les garçons semblent éprouver un plaisir certain à écraser de leurs corps de prolétaires les oreillers moelleux des *señoritas*. De Vergnolles a agi pareillement. Il a choisi le lit du maître de maison, grande construction pseudo-médiévale, dont les colonnes

soutiennent un immense baldaquin, et il semble éprouver une joie particulière à dormir dans ce lit-là.

Le lendemain, nous nous réveillons assez tard et nous partons encore plus tard. L'un de nos hôtes d'hier, du Front populaire, se rend lui aussi à Aranjuez et devait nous accompagner dans une voiture séparée. Comme il ne se montre pas, nous partons seuls. À notre deux centième kilomètre, nous croisons une voiture en panne d'essence. Ces malheurs sont assez fréquents à cause de chauffeurs peu qualifiés. Nous lui en cédon's un peu mais comme l'essence est difficile à trouver nous empruntons ensemble un chemin de traverse vers le *cortijo*, un ancien manoir transformé en *dépôt* automobile. La route devient plus mauvaise et serpente à travers des collines plantées d'oliviers. Nous arrivons enfin devant mon premier manoir de campagne espagnol. Difficile d'imaginer quelque chose de plus éloigné d'un manoir polonais. Dans un champ, ou plutôt une oliveraie vaste mais peu densément plantée, un groupe de bâtiments identiques est posé en rectangle. Une maigre parcelle de jardin potager et une grande étendue, à mi-chemin entre l'esplanade d'un vieux château et une cour de ferme, complètent l'ensemble. Nous obtenons de l'essence et on nous invite à déjeuner. Le déjeuner tarde, par suite du cours fautif de la révolution. L'histoire du *cortijo* est étroitement liée à ce déjeuner en retard, assez caractéristique de différentes affaires. Le *cortijo* appartenait à une « marquise veuve » (*marquesa viuda* – c'est ainsi qu'ils l'appellent) qui habitait Madrid. Il n'était pas très grand mais quelques semaines avant la révolution il fut occupé par des palefreniers. Avant que le gouvernement ait le temps de s'en mêler, la révolution éclata. Le domaine fut complètement pillé et quelques anciens domestiques fusillés. Le comité local le considérant comme sa propriété exclusive, refuse de se

soumettre à l'autorité du syndicat des ouvriers agricoles qui tend à s'appropriier tout grand domaine. Les occupants du *cortijo* s'y opposent, en expliquant que les lois révolutionnaires sur l'appropriation concernent les domaines qui, au moment de leur publication, étaient la propriété des nobles, tandis qu'à ce moment-là leur *cortijo* était déjà propriété du peuple. Le syndicat ne pouvait ou ne voulait pas utiliser la force et recourut donc à la ruse. Une section de la milice est cantonnée au *cortijo* où un *dépôt* automobile, assez peu pratique du reste, a été installé. Insidieusement, bâtiment après bâtiment, les nouveaux hôtes ont commencé à déloger les premiers occupants. À l'heure actuelle, les relations sont exécrables. Les palefreniers refusent aux miliciens le droit d'utiliser la cuisine du *cortijo* et le repas est préparé dans des conditions assez primitives, dans la cour.

Un peu fatigués, nous avons repris la route principale. Sous nos yeux, la plaine commençait à s'étendre, nous étions dans la Manche : les premiers moulins à vent apparaurent, gigantesques, pareils à des châteaux et des tours de guet, avec les plaques lourdes de leurs ailes. Nous descendîmes des collines vers une ville, un peu plus grande. Nous avons calculé que nous serions à Madrid au plus tard à huit heures, lorsque les habituelles sentinelles surgirent sur la route. De Vergnolles ralentit, arrêta la voiture et fit mine de chercher ses papiers, mais l'on nous intima l'ordre de sortir de la voiture. Mon compagnon voulut poser une question et à cet instant tous les fusils et les revolvers furent braqués sur nous. Plus vite encore, nous nous retrouvâmes face non à des sentinelles, mais à une foule de plusieurs dizaines de personnes. Sans jeter un seul regard aux documents, on commença à nous fouiller et à palper précisément nos poches et les coutures de nos vêtements. La voiture fut examinée avec la même précision. Tout cela dura près

d'une demi-heure et fut exécuté avec une sévérité inédite, et d'autres hommes encore répétèrent les fouilles. Chiffonné par deux miliciens costauds, Vergnolles se mit à piailler quant à notre statut d'étranger. Il s'avéra malheureusement que c'était le problème. Nous finîmes par retourner à la voiture mais pas seuls. Un chauffeur d'occasion prit le volant et nous conduisit lentement au centre-ville. La foule raillante et menaçante nous fixait à travers les vitres. Nous fûmes emmenés à l'ancienne caserne de police et présentés à tout un banc de dignitaires populaires, assis à une table comme à une tribune. Je notai qu'on nous introduisait comme une prise de choix et que Vergnolles était tout pâle.

Un dignitaire assez aimable nous demanda notre nationalité. Je répondis : polonaise, et Vergnolles : cubaine. La polonaise suscita un certain étonnement, mais la cubaine attira sur Vergnolles un déluge de soupçons. On lui posa des questions, on inspecta ses papiers et on lui posa de nouvelles questions. Déjà petit par nature, il se plia encore en deux. Je compris enfin qu'ils parlaient d'Italie ou d'un Italien. Je compris aussi que Vergnolles niait fiévreusement quelque chose, jurait et en même temps se tournait vers moi et parlait de moi. Les yeux des inquisiteurs se portèrent alors sur moi. Comme je ne comprenais pas les questions, ce fut Vergnolles qui servit d'interprète. Après quelques renseignements assez simples, l'on me demanda pourquoi mon passeport n'avait pas de visa italien. Je répondis que je n'étais pas allé en Italie. Des sourires narquois se firent jour, après la traduction de ma réponse. Je remarquai que Vergnolles souriait aussi et me convainquis qu'il était en train de jouer un double jeu, qui m'était encore incompréhensible. J'eus l'impression qu'il traduisait approximativement mes déclarations. L'on me demanda ma carte de journaliste, en tentant d'expliquer qu'elle portait un visa

italien. La situation devenait incohérente. Un nouvel inquisiteur, appelé tout spécialement, entra alors dans la salle. Il avait l'air raisonnable et parlait assez bien français. Après quelques questions, il me dit :

– On nous indique que l'un d'entre vous est un espion italien, dont tous les papiers sont en règle et qui veut passer à Madrid. Votre compagnon affirme qu'il ne vous connaît que depuis une semaine et ne sait rien de vous, que vous parlez plusieurs langues étrangères et qu'il ignore si vous êtes italien ou pas.

Vergnolles se troubla et voulut nous interrompre mais en fut empêché. La situation était claire. Je répondis que mes papiers étaient en règle : passeport, cartes de journaliste, laissez-passer. Que je ne connaissais pas l'espagnol et qu'il m'était difficile de me défendre. Que je pouvais avoir l'air d'un étranger, « ce qu'on avait vu tout de suite », mais que, Vergnolles et moi, ce n'était pas moi qui avais l'air d'un Italien... Je me plaignis de ces soupçons et exigeai qu'on me libère. À ce moment, un nouvel arrivant fit son entrée que Vergnolles accueillit comme un sauveur et qui me tendit amicalement la main. Le tribunal quitta sa place et il n'était plus question de tribunal. Ce mystérieux retournement de situation s'éclaircit par la suite. Venait d'arriver le dignitaire de Valence qui devait prendre la route avec nous le matin mais avait pris du retard. À l'entrée de la ville, il fut informé que l'on venait de coffrer deux espions italiens et, comme il assurait le contrôle de police de la province, il était venu voir les espions. À la caserne, il avait remarqué notre voiture et avait deviné le reste.

Un instant plus tard, nous étions de retour à notre voiture mais nos affaires étaient devenues la propriété des miliciens qui avaient accompli l'exploit d'arrêter les dangereux agents d'une puissance étrangère. Pourtant, la protection

du représentant volant de la police révolutionnaire s'avéra utile : tout fut restitué aux propriétaires de droit. Une demi-heure plus tard, nous reprenions la voiture. En m'asseyant à côté de Vergnolles, je vis qu'il était gêné et étudiait bien longuement la carte. Je me rappelai son jeu stupide, qui faisait de lui l'auxiliaire de l'espion de toute façon, puisque devant ce tribunal notre destin à tous les deux était indiscutablement lié ; son jeu lâche, provoqué par la peur des fusils et des revolvers, les cris de la foule que je ne comprenais pas mais que lui comprenait parfaitement et l'interrogatoire du tribunal anarcho-communiste. Au bout d'un moment, Vergnolles dit rapidement qu'il se rappelait que je voulais visiter Toboso, en chemin. Ce qui nous ferait arriver de nuit à Madrid et serait dangereux. Il va me montrer Toboso et nous y passerons la nuit.

La ville – il s'agissait d'Albacete me semble-t-il – disparut enfin derrière nous et la voiture reprit sa course, à travers la steppe de La Manche. Au carrefour avant Quintanar de la Orden, nous nous arrêtâmes à une vieille auberge dont les mosaïques présentaient les sombres aventures du Chevalier à la triste figure et de son fidèle écuyer. La route, excellente, nous amena jusqu'à Toboso, déjà plongé dans la pénombre. La petite ville se préparait à dormir. Nous nous dirigeâmes vers une auberge, quasiment identique à celle de la route. La voiture pénétra par un seuil élevé dans la cour où, sous abri, se trouvaient quatre énormes amphores de vin, chacune susceptible d'abriter un homme. Un feu brûlait dans la grande pièce, où l'on nous pria d'excuser l'inconfort et la nourriture simple. On s'était déjà déshabitué des étrangers. Le beau bâtiment moderne de l'office du tourisme, encore un héritage de Primo de Rivera, était vide depuis longtemps. Situé à l'écart des grandes routes et des grands événements, Toboso mâchonnait paresseusement

son quotidien, fait pour moitié d'agriculture et d'élevage. Tout y était indécis, comme figé dans le passé, autant celui d'hier que celui d'avant les Bourbons. Cent ou trois cents ans en arrière et peut-être dans cette même salle, les peaux fraîchement tannées qui recouvraient les bancs avaient la même odeur, les gens étaient pareillement assis devant le feu, les amphores d'argile contenant du vin jeune se déformaient pareillement, les ânes étaient pareillement attachés à la porte de l'auberge. Il y a une heure encore, nous comparaisions comme espions fascistes devant le tribunal révolutionnaire ; une demi-heure auparavant, nous étions sur la route de Madrid, au milieu de convois de transport d'armes et d'hommes. Ici, on causait des récoltes, des jeunes filles et des voisins. Aucun haut-parleur de radio ne se faisait entendre, aucune affiche n'appelait à quoi que ce soit. Dans un instant peut-être arriveront des hôtes anciens : le Chevalier à la triste figure et Sancho Pança. Avec leurs habits étranges, ils étonneront sans doute moins les gens d'ici que nous ne venions de le faire, avec notre Buick.

Les aubergistes ont fait venir l'instituteur du cru, âgé et modeste. Il parle un peu français, a un *timbre* de voix calme, agréable, qui s'harmonise bien avec cette paisible tombée de la nuit dans ce coin perdu de la Manche. Je m'étonne de cette tranquillité qui n'a rien d'étrange selon lui. La guerre ce sont les villes, les grandes routes, les axes militaires importants. Toboso vit pour lui-même. Il a le vin de ses vignes et le pain de ses champs, la laine de ses moutons et l'huile de ses oliviers. On fait venir peu de choses, très peu, de l'extérieur. Qu'importe Madrid aux gens de Toboso ?

- Des analphabètes ?
- Non, il y en a très peu dans le village.
- Des livres ?

– Voulez-vous faire un tour ?

Vergnolles, toujours embarrassé, partit se coucher. Nous sortîmes dans le *pueblo*. La plus belle des pleines lunes apparut justement au-dessus du pays où vécut autrefois Aldonza Lorenzo, plus connue dans le monde entier sous le nom de Dulcinée de Toboso. Les lumières des lampes scintillaient à travers les vitres. Sous les fenêtres barrées de grilles en fer forgé sculpté, ainsi qu'ils l'écrivent dans le Baedeker, les *caballeros* du village parlaient à mi-voix avec les demoiselles dissimulées derrière les grilles, ainsi que le représentent les revues et les spectacles. Au-dessus des portes de plusieurs maisons, l'instituteur me montra un grand signe sanglant, comme si quelqu'un avait trempé un balai dans du sang puis l'avait projeté sur le mur : le signe sanglant signifiait que la jeune fille de cette maison avait déjà un prétendant qui avait été accepté. Alors toi, passant, mieux vaut ne pas te mettre en travers de sa route !

L'instituteur avançait à petits pas, en direction de la sortie de la ville. Il me racontait que beaucoup de garçons avaient été attirés par la guerre. De quel côté ? Oh, cela a moins d'importance, la guerre tout simplement. Une raison de plus au calme qui règne ici. Ceux qui étaient de cœur avec le combat qui se déroule là-bas, avec les affaires de Madrid et du monde, sont partis. Sont restés en ville ceux qui ne vivent que pour les affaires de Toboso. Nous entrâmes dans une rue de traverse, puis une autre, et finîmes par franchir le seuil d'une cour. Le feu brûlait ici à l'air libre, des chevaux, des ânes et des moutons se trouvaient contre le mur, un groupe de paysans jeunes et moins jeunes étaient assis autour du feu. L'un d'entre eux, pas vieux du tout, racontait quelque chose en castillan. Tous riaient fort de ses facéties et ne remarquèrent pas notre arrivée. Nous écoutions. Je ne comprenais pas pourquoi

je devais écouter puisque je ne parlais pas l'espagnol. Et puis je saisis les mots :

... *y entonces, Don Quijote...*

Ce qui signifiait :

... c'est alors que Don Quichotte...

Les yeux du vieil instituteur s'éclairèrent joyeusement quand il vit que j'avais compris. Il avait répondu à ma question. Il m'avait montré ce qui nourrissait l'esprit du peuple de la Manche. J'avais effectivement compris. Ainsi le soir près du feu, au milieu des bergers de La Manche et sans doute pas uniquement de La Manche, quelqu'un raconte la vieille histoire des aventures insolites de Don Quichotte et de son serviteur madré. Elle revit chaque soir, quand chaque soir nous allumons un feu dans la cheminée. C'est cette littérature qui satisfait les aspirations intellectuelles de milliers de Toboso, d'au-delà des Pyrénées. Le phénomène est quasiment à l'inverse de la naissance de la littérature : ici, ce n'est pas l'écrivain qui rassemble les fables des bergers d'Argos ou de Béotie et en tirera le récit épique de l'*Iliade*. Ici, c'est le livre d'un homme de lettres, d'un écrivain, d'un poète qui se transforme en histoire près du feu, en conte des Sabals pastoraux, qui apparaît sous forme de récit oral avec des dizaines de variantes, comme une rivière retournerait à sa source. Qui étudiera combien de fois le thème de Cervantès a été enjolivé ou enlaidi, au cours des siècles ? Combien d'altérations, comme autant de fagots de bois, ont alimenté le feu ancien ? Qui étudiera ce Don Quichotte populaire, né de la littérature comme l'*Iliade* est née des légendes populaires ? Les bergers s'étendirent par terre et s'étirèrent confortablement. L'on nous fit de la place près du feu qui s'éteignait puis se ravivait. Derrière nous, les chevaux fouillaient le sol de leurs

sabots, la lune était argentée, Toboso sommeillait. Alors que nous rentrions par les petites rues endormies, il n'y avait plus d'amoureux villageois aux grilles des *miradors*, nos pas résonnaient sur les pavés, les dulcinées soupiraient peut-être dans leurs chambres de demoiselle. Je songeai à cet écrivain unique au monde, *par excellence* chevaleresque et noble du fait de son œuvre, qui avait surpassé les poètes rêvant d'être lus dans les chaumières. Est-ce que les paysans de Nowogródek causent du Sénéchal et de Télimène<sup>1</sup> ? Don Miguel Cervantès Saavedra avait fait mieux. Son récit, sentimental et gaillard, mi-Rej mi-Słowacki<sup>2</sup>, s'était détaché des livres, des petits signes appelés lettres, des feuilles de papier et des caractères de plomb, s'était répandu par la steppe de la Manche, d'Argamasilla à Sigüenza, comme les chardons desséchés par l'été s'éparpillent en graines volantes à l'automne. Les vents les transportent au loin, au pied des vieux moulins à vent et sous les murs des châteaux, endormis depuis longtemps, les déposent sur la bonne terre de vigne, les jettent sur les routes, bitumées par le temps. Les duvets blancs des semences vagabondent par la steppe, s'accrochent à la terre et aux hommes, refusent de mourir. À côté du Cervantès littéraire, que tous citent mais que presque personne n'a lu, un autre Cervantès, populaire, grandit quelque part dans La Manche. On parle toujours de ses héros autour du feu, le soir dans ce village perdu, alors que la guerre et la révolution font rage dans le monde,

---

1. Nowogródek, située en Pologne jusqu'au troisième partage en 1795, restituée en 1918, en Biélorussie depuis 1939. Personnages de *Messire Thaddée* (1834) du poète romantique Adam Mickiewicz (1798-1855).

2. Mikołaj Rej (1505-1569), auteur d'œuvres morales, politiques et d'épigrammes satiriques, et Juliusz Słowacki (1809-1849), poète romantique.

## ESPAGNE ROUGE

qu'il est question de nation et de prolétariat, tandis qu'à quelques dizaines de kilomètres d'ici, dans cette même nuit claire, de lourds véhicules militaires roulent avec un bruit sourd sur la route de Madrid.

## MADRID

Je devais pourtant retrouver une véritable idylle, une oasis dans le Sahara de la guerre, un refuge où n'avait soufflé le vent d'aucune révolution, non dans Toboso perdu dans la steppe mais le lendemain en plein midi, au centre du Madrid rouge. L'oasis était préservée grâce au privilège de l'immunité diplomatique et se nommait Légation de la République de Pologne en Espagne. Pourquoi me rendis-je à la Légation, juste après mon arrivée ? Je n'avais aucun besoin concret et je ne soupçonnais pas à quel point l'îlot polonais allait se détacher sur l'arrière-plan de ce pays. Je pensais qu'en tant que journaliste polonais je devais faire connaître mon arrivée aux autorités de mon pays. Étant plus libre de mes mouvements qu'ils ne l'étaient, je pouvais leur être utile grâce aux informations et aux explications détaillées et intéressantes que j'étais susceptible d'obtenir pour alimenter ma propre connaissance de l'Espagne. L'oasis diplomatique était un petit palais, entouré de nombreux miliciens qui veillaient à sa sécurité. Des coups de feu mystérieux avaient été tirés contre une voiture de la Légation, sans laisser de trace du reste. Au-delà du mur de cette garde menaçante, le silence campagnard polonais reprenait ses droits, le silence des pièces rarement aérées, des volumes poussiéreux édités par la Ligue maritime et coloniale, le

charme des petits chiens de race allongés sur les meubles de la République. Au bout de quelques minutes, une fille robuste pénétra dans ce silence : elle avait agrémenté sa tenue de femme de chambre d'une belle étoile rouge avec faucille et marteau, de la même taille que les étoiles qui brillent sur les fracs des diplomates, les jours de cérémonie. Un petit rayon de l'incendie révolutionnaire s'était donc propagé à travers les stores fermés ! Le jeune huissier, lui, était aimable et en habit. Un instant plus tard, je me retrouvai face à un jeune *attaché*. Mon passeport et mes cartes inspirèrent même un peu de confiance. L'on me demanda quand je comptais rentrer. Je répondis que je venais à peine d'arriver, ce ne serait donc pas tout de suite. – Ils peuvent couper la route de Madrid. – Qu'ils le fassent. – Ils peuvent le faire à n'importe quel moment. – Bien. – Les insurgés arriveront en ville. – Qu'ils arrivent, dis-je, je ne suis pas communiste, de quoi aurais-je peur ?

Le jeune *attaché* me regarda d'un air surpris et entreprit de m'expliquer. Selon lui, je ne pouvais pas rester à Madrid. Je devais partir au plus vite, immédiatement. Ils allaient bientôt couper les routes. Je devais partir.

– Mais pourquoi ?

L'*attaché* s'impatienta : je ne lis pas les journaux ? J'ignore ce qui se passe ici ? – Je le sais mais je suis journaliste. Il y a ici sans doute beaucoup de journalistes comme partout où il se passe quelque chose et personne ne les fusillera, ils sont protégés.

– Bien sûr, vous pouvez faire ce que vous voulez. C'est le conseil que l'on vous donne, c'est tout. (Le mot « conseil » était prononcé de manière bien appuyée comme savent le faire les dignitaires, dépassant le VI<sup>e</sup> échelon des fonctionnaires.) Mais nous ne sommes pas responsables. Nous ne

vous garantissons rien. Nous ne pouvons rien faire pour vous. Et vous ne pouvez rien attendre de notre part.

Je lui expliquai que je ne demandais rien sinon de faire la connaissance de Mlle Jeziorańska, correspondante de l'Agence Télégraphique Polonaise. Comme je l'avais appris à Barcelone, elle sillonnait très courageusement la ville les jours de combat et se rendait sur le front. Dans l'intervalle, un autre représentant de la République était entré. Est-ce que c'est moi qui écrivais autrefois dans *Gazeta Polska* [Le Journal polonais] ? Non, ce n'est pas moi, c'est Kazimierz Proszyński. Je suis peut-être d'*IKC* (Le Courrier quotidien illustré<sup>1</sup>) ? Non ? Ah... mais je connais peut-être Drymmer ? Le lecteur ignore sans doute l'existence de ce personnage semi-historique : décoré lors de la campagne de 1920, le capitaine Drymmer était considéré comme l'éminence grise pour les questions de personnel au ministère des Affaires étrangères. Je connaissais effectivement Drymmer. Ma cote, qui n'était pas très haute chez ces messieurs, frémit vers le haut. L'on se regarda et l'on me demanda avec un respect divertissant si j'avais vu Drymmer récemment ? Par un hasard espiègle, je l'avais vu la veille de mon départ de Varsovie. Ce que je dis. Ma cote augmenta alors encore plus nettement. Cela commençait à être gênant et je me rappelais à quel point les contrôles de personnel étaient l'épouvantail des représentations diplomatiques. J'aurais pu entretenir cette situation floue mais confortable et y gagner au plan pratique ce que l'auteur du *Revizor* y avait gagné au plan littéraire. Je décidai pourtant d'ajouter que j'avais vu Drymmer au café et que je le connaissais à peine. Les flots de cordialité et de déférence, auparavant si gonflés

---

1. *Ilustrowany Kurier Codzienny*, journal de Cracovie, le plus florissant de l'époque qui engagea d'ailleurs Pruszyński en 1938.

qu'ils faisaient craindre un déluge, refluèrent brutalement au fond des poitrines des fonctionnaires. J'avais été pleinement évalué : il n'est pas du *Journal polonais*, ne travaille pas au *Courrier quotidien illustré*, a des contacts restreints avec le pouvoir.

C'est à cet instant que mademoiselle Jeziorańska entra, et il ne fallait pas être Sherlock Holmes pour comprendre qu'aucun de ces messieurs ne l'imaginait entretenir des relations avec des hommes du calibre de Drymmer. Zygmunt Nowakowski avait écrit que lors d'un séjour à Moscou en décembre sa main n'avait dégelé qu'une seule fois : lorsqu'il l'avait tendue à un diplomate polonais. Mademoiselle Jeziorańska n'était pas concernée par l'anecdote car nos diplomates ne tendaient jamais la main « aux dactylos et *tutti quanti* » : à cette distance, elle pouvait au pire souffrir d'une légère pneumonie mais était déjà visiblement bien entraînée. Notre présentation se résuma à son affectation à mon service, quasi particulier. Cela ne signifiait pas que j'étais un puissant pacha du Polonistan méritant un don si précieux, mais simplement qu'une jeune femme sans argent ni haute protection, qui subvenait elle-même à ses besoins et ne brigait pas la faveur de ses chefs, était le meilleur présent pour se débarrasser de moi. Le présent me faisait face. Il avait une jolie figure, des traits délicats, quelque chose de digne et d'assuré, mais semblait aussi amaigri et effarouché. Je devais apprendre bien plus tard qu'elle avait été affectée comme guide à différentes personnalités passant par Madrid. Cette petite personne modeste, négligeable, avait pu ainsi découvrir nos beaux messieurs dans leur vérité. Je voudrais souligner ici qu'un certain graphomane en uniforme avait laissé l'impression la moins sympathique, rappelant le major russe lourdaud Płut dans *Messire Thaddée* et Konrad Wrzos l'impression la plus sympathique : simple,

amicale, celle d'un gentleman qui ne fait pas de différence entre les dactylos et les épouses de ministre mais considère la femme.

Traiter comme je le fais de la vaste question polonaise du rapport de l'homme qui devient « chef » à son employée de bureau nous écarte du sujet. Le lecteur me pardonnera ces digressions : car la rue que j'apercevais des fenêtres de la Légation était, il faut le dire, celle d'événements historiques. Le pays, que Lelewel<sup>1</sup> déjà considérait comme très semblable à la Pologne était ébranlé par un orage de même ampleur que celui qui avait abattu le tsarisme, et la Pologne officielle était censée observer tout cela à travers ces fenêtres et ce personnel de la Légation comme à travers une vitre. Il faut malheureusement avouer que la vitre n'était pas nettoyée : ni rincée par un torrent d'eau fraîche, ni frottée avec un bon chiffon de savoir, et que la vue était obstruée par des mouches de mal-être et de caprice, de mesquinerie, de petites préoccupations – Drymmer ou pas Drymmer, a-t-il des relations avec un journal officiel, est-il important ou est-il inutile de lui parler ? À l'extérieur des murs de la Légation, à l'extérieur de cette petite enclave de neutralité où l'étoile rouge ne s'était glissée que sur la poitrine des femmes de chambre, des mondes s'écroulaient et d'autres naissaient. Le grondement des événements se matérialisait dans celui des canons, mais les portes restaient ici hermétiquement fermées aux fracas de l'Europe. Dans cette sorte de Soplicowo<sup>2</sup> se prolongeait un état de choses n'ayant rien de commun ni avec Soplicowo ni avec l'ancienne Pologne.

---

1. Joachim Lelewel (1786-1861), historien, homme politique, actif lors de l'insurrection de 1830 contre les Russes puis dans l'émigration.

2. Dans *Messire Thaddée*, domaine rural incarnant les valeurs simples et le bonheur.

Un *nouveau régime* polonais, pas vieux mais déjà dépassé. Pour ces gens, l'homme commençait au cinquième échelon de fonctionnaires, une mutation équivalait à un changement mondial, un avancement incarnait le progrès, la mise à la retraite était une catastrophe cosmique, une nomination un événement historique. Et la femme dans ce monde-là ? Elle pouvait être le cosmos si elle était épouse de ministre. Elle pouvait être un atome, un microbe aux pieds du chef-titan si elle était employée de bureau. Ce monde étrange avait articulé son rapport aux femmes en une gamme différenciée : la relation d'Antoine à Cléopâtre ou celle du chef des *bushmen* à sa main-d'œuvre domestique.

Nous nous sommes séparés sur les bases suivantes : je ne demande rien et je ne compte sur rien et ces messieurs ne m'aident en rien. Ils pouvaient m'apprendre – et ce sont des informations précieuses – les conditions d'exportation d'œufs polonais et d'importation d'oranges espagnoles, l'entière composition du corps diplomatique madrilène, de quelles nobles maisons étaient issues les épouses des ambassadeurs et des ministres plénipotentiaires, quelles étaient les marques de leurs voitures et où ils allaient jouer au golf. En revanche, ce qui m'intéressait je pouvais l'apprendre d'une modeste jeune fille sur les épaules de laquelle reposaient l'organisation d'expositions d'art polonais, les contacts avec la presse, la propagande culturelle polonaise, réduite peut-être, peu professionnelle peut-être, incomparable à celle réalisée par les Tchèques par exemple, avec leurs *attachés* culturels et leurs professeurs dotés de la formation nécessaire, mais toutes actions accomplies par une seule personne, dépourvue de rang, d'échelon et d'insigne.

Le soir même j'étais avec mademoiselle Jeziorańska chez l'attaché de presse du ministère des Affaires étrangères espagnol, où l'atmosphère était tout autre. Plus tard encore,

il faisait presque nuit, nous allâmes chercher des laissez-passer pour le front au bâtiment de l'énorme ministère de la Guerre. Des gardes étaient en faction, on courait dans les couloirs avec des papiers, des hommes en tenue débraillée travaillaient à des bureaux : une atmosphère bien différente. C'étaient peut-être des *soviets*, peut-être une dictature, je l'ignore, mais l'esprit des petits hommes de papier était ici révolu pour longtemps. En octobre 1936, Madrid est plus révolutionnaire que Moscou, plus fanatique que La Mecque et vit à un rythme plus intense que New York. Seul le Soplicowo ex-territorial des fonctionnaires est un fragment de « Tels étaient les débats et les plaisirs divers / De ce village obscur, lorsque tout l'univers / Se noyait dans le sang<sup>1</sup> ». Chez eux le monde et l'importance des choses sont évalués à une aune qui n'a plus cours, une fois la porte franchie.

Il est d'autres yeux polonais qui observent ici à Madrid, à leur manière, le cours des événements historiques. Ils ont le droit de regarder d'au-delà la poussière du temps car ils ont vu trop de choses. La Légation polonaise ignore tout de leur existence, qui pourrait relever de son action culturelle. Notre diplomatie en ignore tout, bien qu'il s'agisse de personnalités éminentes, et même princières, et si on devait un jour les rapatrier en Pologne on aurait le choix entre deux lieux : le château du Wawel à Cracovie et le château royal de Varsovie. Ce sont les yeux d'une petite infante de trois ans, portant une coiffe de perles sur sa tête enfantine, blême et bleuâtre, slave peut-être, nordique. Ce sont les yeux du deuxième enfant polonais égaré ici, qui fut peint pour la cour madrilène, avant que Rembrandt fasse son portrait.

---

1. Adam Mickiewicz, *Thadée Soplitza*, trad. de V. Gasztowtt, extrait du *Bulletin polonais*, Paris, imprimerie Adolphe Reiff, 1899.

C'est la deuxième oasis polonaise à Madrid, de trois siècles plus ancienne que la précédente. Il y a quelques mois, elle a cessé d'être ex-territoriale, intouchable, et c'est grâce à cela que je peux y entrer aujourd'hui. Il s'agit de l'un des couvents de femmes de l'aristocratie madrilène. Une salle longue, tout entière plongée dans la pénombre, qui tombe des murs épais du couvent, du sombre plafond à caisson. Les portraits des rois, des infants et des princes sont suspendus aux murs de cette salle, nommée « royale » pendant des siècles. Charles V, dont le soleil ne se couchait jamais sur son empire, nous regarde, Philippe II, cruel et pieux, suspicieux et méticuleux, nous regarde, le malheureux don Carlos, don Juan d'Autriche, vainqueur de Lépante et bâtard des Habsbourg, sa sœur nous regarde aussi, enfant illégitime de l'empereur tout comme lui, princesse et duchesse. Dans cette galerie des rois, où tout un lot numéroté de Philippe et de Charles se perd dans la mémoire humaine, deux portraits d'enfants égarés sont sortis aujourd'hui au premier plan car ils n'étaient pas infants d'Espagne. Ces enfants, la toute petite Anne-Marie et le Ladislas à peine plus grand qu'elle, *principes Poloniae et Suaeciae*, sont les enfants de Sigismond Vasa. Comment les petits portraits des princes polonais sont-ils arrivés jusqu'au couvent de la duchesse Juana d'Autriche ? Peut-être Vasa les envoya-t-il en cadeau à Philippe II, auquel il ressemblait beaucoup ? Peut-être que ces deux maisons royales signalaient ainsi la possibilité future d'alliances matrimoniales et plus tard, lorsqu'il n'en fut rien ressorti et que les petits portraits des enfants étrangers ne présentaient pas une grande valeur artistique à la cour où peignait Vélasquez, ils furent mis de côté. Tout comme nous écartons de vieilles photographies qui ne signifient rien pour nous, alors qu'elles pouvaient avoir une grande valeur pour nos grands-parents.